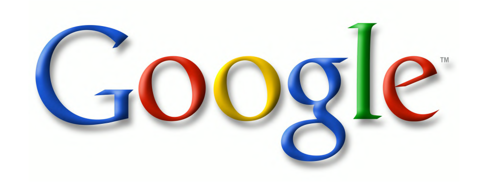

Google


MUSIC
ML
3925
.R88
1893
A 1,082,853



13 B

MOZART

1re ÉRIE PETIT IN-8e



Mozart.

MOZART

OU

LA JEUNESSE D'UN GRAND ARTISTE

PAR

ÉTIENNE GERVAIS



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—

M DCCC XCIII

MOZART

CHAPITRE I

LES PROJETS. — DÉVOTION A SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE

A l'extrémité d'un des faubourgs de Prague, sur un coteau couvert de vignes au pied duquel coulent à grand bruit les eaux claires et rapides de la Moldau, qui vont se perdre dans les sombres forêts de la Bohême, s'élevait, il y a un siècle, une modeste maison dans laquelle logeait un pauvre musicien, ancien maître de chapelle, avec sa femme et deux enfants, un petit garçon âgé de six ans et une petite fille qui n'en avait guère plus de dix.

Cette famille paraissait en proie à la plus profonde misère. Il faisait froid, et aucune étincelle de feu ne brillait dans l'âtre ; les vêtements des enfants étaient encore assez bons, mais l'habit noir du père était râpé à n'y laisser voir que la corde ; la robe de la mère était d'une étoffe si mince et si usée, qu'il était difficile d'en deviner la qualité première. Quatre chaises de paille et une épinette, qu'on décorait du nom de clavecin, formaient tout l'ameublement de cette chambre, que, par réminiscence sans doute d'un temps meilleur, on appelait « le salon ».

Un morne silence, que chacun semblait craindre d'interrompre, pesait sur tous les membres de cette famille. La mère filait tristement ; le père lisait dans une grande Bible ; la petite fille tricotait un bas de laine, et le petit garçon, qui, depuis un moment, n'avait cessé de tourner et de retourner autour de son père, de sa mère et de sa sœur, en affectant à chaque fois de faire assez de bruit pour en être remarqué et se faire adresser la parole afin de rompre ce silence qui commençait à le fatiguer, voyant qu'il ne pouvait y réussir, s'élança d'un petit air de mauvaise humeur vers l'épinette, grimpa à grand'peine sur un tabouret qui exhaussait ses mains au niveau des touches, et se mit à jouer.

Il fit d'abord quelques gammes avec un aplomb et une précision dont on n'aurait jamais jugé capable une petite créature aussi faible et aussi jeune; puis, soudain s'animant, de la gamme il passa aux accords et aux arpèges, des arpèges à une sonate de Sébastien Bach, et, après, s'abandonnant aux caprices de son imagination, ses petits doigts volaient sur le clavier, et l'instrument, frappé tantôt avec une force à faire trembler les vitres, tantôt avec une suave douceur, rendait les improvisations de ce génie naissant avec des modulations si expressives, que les larmes venaient aux yeux de ceux qui l'écoutaient.

Le père avait cessé de lire, la mère de filer, la jeune fille de tricoter, pour écouter cet enfant merveilleux.

« Viens m'embrasser, viens, maître Wolfgang, s'écria l'ancien maître de chapelle avec un enthousiasme d'artiste et de père; viens, tu seras un jour, avec l'aide de Dieu, de la sainte Vierge et de saint Jean Népomucène, un grand maître, un grand compositeur, un grand homme... Pauvre enfant! que ne suis-je plus riche pour t'épargner les épreuves et les souffrances de la vie!

— Dites-moi, mon papa, répondit Wolfgang, enhardi par les caresses de son père, quand souperons-nous? j'ai bien faim.

— Pauvre enfant! » dit la mère avec un accent douloureux ; et, se levant, elle alla ouvrir une armoire, prit un morceau de pain tout coupé, et l'apporta à son fils. « Mange, lui dit-elle en essuyant une larme; mange, je n'ai pas autre chose à te donner.

— Et pour ma sœur? demanda Wolfgang en prenant le morceau de pain.

— Il y en a un pareil qu'elle prendra quand elle aura faim, dit la mère.

— Et pour vous, ma bonne mère?

— Moi... je n'ai pas faim.

— Et papa? ajouta l'enfant, sur les traits duquel se peignait une certaine inquiétude.

— Ton père... aussi... n'a pas faim, » dit la mère, ne pouvant plus retenir ses larmes.

Alors la jeune fille laissa tomber son ouvrage, courut à sa mère, se jeta dans ses bras, et lui cria en sanglotant :

« Il n'y a pas de pain pour papa et pour vous, c'est pour ça que vous dites n'avoir pas faim : eh bien! moi aussi je n'ai pas faim..., oh! ma chère maman! » Et ses sanglots redoublèrent.

Le petit Wolfgang regardait sa mère, regardait sa sœur, et ne mangeait pas, cherchant à comprendre le sens de leurs paroles.

« Non, ma fille, non, mon amour, je n'ai pas faim, je te l'assure; mange ton pain en toute confiance, ma Fédérica.

— Eh bien, oui, maman, mais à une condition : vous le partagerez avec moi.

— Et moi, je partagerai avec papa, » s'écria Wolfgang, qui avait enfin compris ce que voulait dire sa sœur; et coupant son pain en deux, il en offrit la moitié à son père en disant d'un ton résolu : « Prenez, papa... ; mais prenez donc, ajouta-t-il en le voyant hésiter, ou, aussi vrai que je m'appelle Jean-Wolfgang-Amédée Mozart, je ne touche pas à ma moitié. »

Une larme tomba des yeux du pauvre musicien sur le pain que son fils lui offrait.

« Fais ce que veulent nos enfants, ma femme, dit-il en lui faisant un signe. Mon Dieu ! pourquoi suis-je si pauvre !

— Vous êtes donc bien pauvre, mon papa? demanda Wolfgang avec une touchante ingénuité.

— Hélas ! oui, répondit l'ancien maître de chapelle, et pourtant, mes enfants, depuis votre naissance et auparavant, puis-je dire, depuis que je suis marié, je me suis certainement rendu la vie bien amère pour fournir à l'entretien d'une nombreuse famille ; car vous êtes les seuls qui me restez de sept enfants que nous avons eus. Si vous pouviez compter que de maladies, que de morts, que de frais en tout genre j'ai eu à supporter, vous vous assureriez

par vous-mêmes que je n'ai jamais dépensé une obole inutilement.

— C'est bien vrai, dit la femme du musicien en soupirant; jamais votre père n'a perdu ni son temps ni son argent, et cependant il n'a jamais rien pu mettre de côté; seulement, par une grâce spéciale de Dieu, nous n'avons jamais contracté de dettes. »

Les deux enfants écoutaient leurs parents, la bouche béante et sans entamer leur pain.

L'ancien maître de chapelle reprit : « Depuis quelques années, mes chers enfants, toutes mes heures je les ai consacrées à vous deux, dans l'espoir qu'un jour vous pourriez vous suffire...

— Et à vous aussi, mon père, interrompit la jeune Fédérica.

— Dans le fait, ma sœur, dit Wolfgang d'un air sérieux qui contrastait avec sa mine enfantine et sa voix flûtée, puisque papa a travaillé pour nous jusqu'à ce jour, nous pourrions bien à notre tour travailler pour lui et pour notre mère.

— Mais tu es trop jeune, trop petit, dit le père ému.

— Trop petit! reprit Wolfgang, comme indigné de ces paroles, trop petit! je suis bientôt aussi grand que mon clavecin.

— Pauvre petit chérubin! dit la mère en passant ses doigts longs et amaigris dans les

blonds cheveux de son enfant; eh! que saurais-tu faire, que pourrais-tu faire, toi, si délicat et si jeune?

— Papa, qui s'y connaît, dit que je suis déjà un grand maître sur le clavecin; eh bien, je donnerai des leçons. »

Le père et la mère sourirent au milieu de leurs larmes.

« Et à qui donneras-tu des leçons? où trouveras-tu des écoliers plus petits que toi? dit la dernière en le baisant au front.

— J'en donnerai à de plus grands; la belle affaire!

— Mon frère pourrait bien avoir raison, maman, reprit Fédérica. Écoutez : l'autre jour, en me promenant avec lui près de ce grand château que l'on voit de la fenêtre, la dame m'a appelée, m'a demandé si nous étions les enfants de Mozart, le maître de chapelle. J'ai dit oui; alors elle m'a dit, en regardant Wolfgang : « C'est donc ce petit qui joue si admira-
« blement du clavecin, à ce que j'ai entendu
« dire? — A votre service, Madame, » a répondu mon frère. Sur quoi la dame nous a priés d'entrer, et elle a invité Wolfgang à s'asseoir à son clavecin, un bien beau clavecin, papa, bien plus grand que le nôtre, avec de belles fleurs d'or incrustées dans le bois. Alors mon frère a joué, puis moi aussi, et la dame a

été si contente, qu'elle nous a donné un beau ducat ; vous le savez bien, maman, puisque je vous l'ai donné.

— Sans doute, et tu m'as aussi conté cette histoire ; mais où en veux-tu venir en me la répétant ?

— Oh ! je comprends bien, moi, dit Wolfgang ; si papa veut, nous irons, ma sœur et moi, courir le pays : nous sommes gentils, Fédérica est même fort jolie, la dame du château l'a dit ; nous irons partout, partout on nous fera jouer du clavecin, partout on nous donnera des ducats ; nous vous les donnerons, et vous ne serez plus pauvre, mon papa, vous serez riche.

— Pauvres enfants ! s'écria la tendre mère, comment pourriez-vous supporter une pareille fatigue ?

— Ça fatiguera peut-être Fédérica, dit Wolfgang ; mais moi, je ne me fatigue pas si aisément ; j'ai descendu et monté au moins vingt fois aujourd'hui le coteau où nous sommes, et je serais prêt à recommencer encore, si papa le voulait.

— Oh ! moi, reprit Fédérica, le bonheur d'être utile à mes parents fera que je ne sentirai pas la fatigue.

— Enfants bien-aimés ! non, je ne suis pas malheureux, s'écria Mozart avec une explosion

de sensibilité ; quand Dieu a donné à un homme deux anges comme vous, mes enfants, non, cet homme ne peut pas se dire malheureux !

— Léopold, dit la femme d'un air inquiet à son mari, est-ce que par hasard tu prendrais au sérieux les rêves de ces enfants ? Est-ce que tu songerais à mettre à profit leurs talents ?

— Je n'ai point encore de résolution arrêtée à cet égard, mais cette idée n'est pas à dédaigner ; seulement j'ai besoin d'y réfléchir sérieusement avant de prendre un parti.

— Il me semble qu'il n'y a pas à réfléchir en voyant des enfants si faibles et si jeunes...

— Pas si faibles que vous croyez, maman, interrompit le petit garçon ; une fois assis devant un clavecin, vous verrez, je jouerai... je jouerai toujours..., jusqu'à ce que papa me dise : Assez.

— Et puis, reprit Fédérica, quand mon frère sera fatigué, je prendrai sa place... Oh ! ma chère maman, ne vous opposez pas à notre projet... ; je prierai Dieu matin et soir pour qu'il nous donne la force de vous soulager.

— Oh ! oui, ma petite maman, reprit Wolfgang en la caressant, vous verrez, je serai bien sage, je gagnerai beaucoup d'argent... C'est vous qui me l'avez dit, Dieu protège les enfants obéissants... ; donc il nous protégera, et

le grand saint Jean Népomucène aussi, lui qui est mon premier patron...

— Nous reparlerons de cela plus tard, dit le père; maintenant que vous avez fini de souper, — car, tout en causant, les enfants avaient mangé leur morceau de pain, — il est temps de faire votre prière et d'aller vous coucher. »

Quand ils eurent fini leur prière, terminée par une oraison à saint Jean Népomucène, Wolfgang dit à son père : « Je n'ai pas encore grande envie de dormir; voudriez-vous me raconter l'histoire de saint Jean Népomucène, que vous aviez commencée l'autre jour quand nous passions auprès de sa grande statue, sur le pont de la Moldau, et que vous n'avez pas eu le temps de finir?

— C'est-à-dire, reprit la sœur en riant, que c'est toi qui t'es endormi avant la fin de l'histoire.

— Eh bien, aujourd'hui je ne m'endormirai pas, et si papa veut me faire ce plaisir...

— Volontiers, mon garçon, » dit le père; et, asseyant Wolfgang sur ses genoux, il commença ainsi :

« Jean Welfin, dit Népomucène, parce qu'il était né à Népomuch, petite ville de Bohême, appartenait à une honnête famille de cette ville. Sa naissance fut regardée comme le fruit des prières de ses parents, et la conservation

de ses jours comme un bienfait de la sainte Vierge ; aussi fut-il consacré au Seigneur dès les premiers jours de sa vie. Jamais enfant ne fit concevoir des espérances plus heureuses ; à beaucoup d'intelligence et d'application il joignait une candeur, une piété, une douceur et une docilité d'ange ; aussi surpassa-t-il toutes leurs espérances. Il fit ses études à Staaze avec une grande distinction, et les acheva à l'université de Prague.

« Le but de ses études avait été de se consacrer sans réserve à Dieu, et d'accomplir ainsi l'oblation que ses parents avaient faite de sa personne dès sa première enfance. Il se présenta donc à son évêque pour recevoir l'onction sacerdotale, et il s'y prépara par la retraite, le jeûne et la prière. Bientôt admis au rang des ministres du Seigneur, il reçut de son évêque l'ordre de se livrer à la prédication de la parole de Dieu ; ses talents pour la chaire produisirent des fruits admirables. Devenu chanoine de Prague, il continua de se livrer aux mêmes travaux avec un succès toujours croissant. L'empereur Wenceslas, roi de Bohême, qui résidait à Prague, voulut l'avoir pour prêcher à la cour, et Jean s'y attira des applaudissements universels. Pour lui marquer son estime, l'Empereur lui offrit successivement un évêché et plusieurs riches bénéfices, qu'il refusa

par humilité; mais il crut devoir accepter la place d'aumônier de ce prince, persuadé qu'il trouverait, dans cette nouvelle position plus qu'ailleurs, des occasions de faire le bien. Ce fut l'humilité qui le suivit en un lieu où l'ambition mène trop souvent; il s'y occupa uniquement d'édifier la cour par ses exemples, de l'instruire par ses discours, de la sanctifier par ses travaux d'apôtre, et d'y servir de père aux malheureux, dont il devint, en effet, l'avocat et le protecteur infatigable. Ce saint homme donnait lui-même aux pauvres tout ce qu'il possédait, et il faisait l'aumône tant et si bien, que souvent il ne lui restait plus rien pour vivre.

— Papa, interrompit Wolfgang, qui avait jusque-là écouté attentivement, si nous avions vécu de son temps, ou s'il existait du nôtre, vous n'auriez peut-être pas à vous plaindre d'être si pauvre, comme vous le faisiez tout à l'heure.

— Mon enfant, saint Jean Népomucène est plus puissant aujourd'hui qu'il ne l'était lorsqu'il habitait la cour de l'empereur Wenceslas; car il habite maintenant la cour du monarque suprême de l'univers, du maître absolu des empereurs et des rois, et son intercession auprès de lui est toujours efficace quand on l'invoque avec confiance. Aussi prie bien ton saint patron, mon enfant, prions-le tous avec

ferveur, et espérons qu'il viendra à notre aide.

— Oh ! oui, je le prierai bien, mon papa ; mais continuez son histoire, s'il vous plaît.

— Volontiers, mon enfant. L'impératrice Jeanne de Bavière, princesse ornée de toutes les vertus, avait pris Jean pour son confesseur et le directeur de sa conscience. Par les soins de ce saint prêtre, elle avait marché à grands pas dans les voies de la perfection chrétienne, et son exemple entraînait toute la cour à la piété et aux bonnes œuvres.

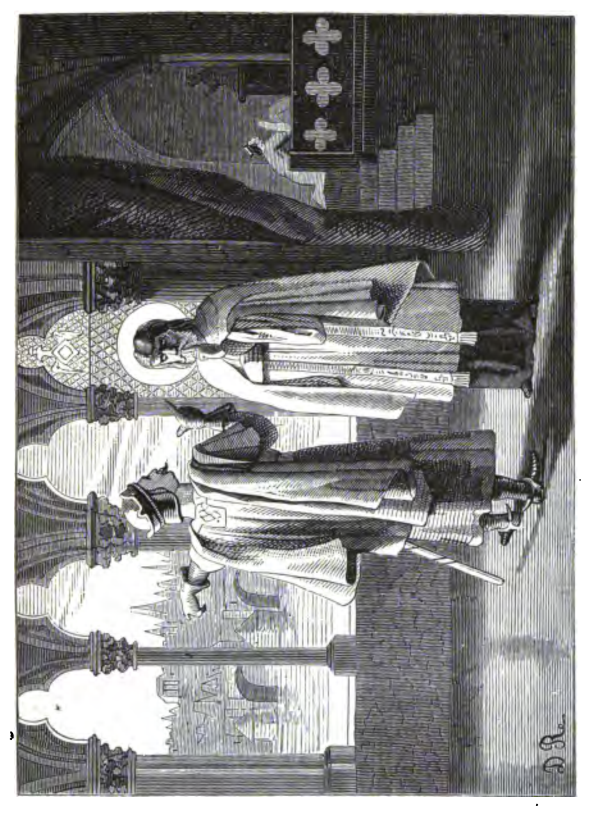
« Cependant, quoique la conduite de cette vertueuse princesse fût d'une régularité irréprochable, des hommes pervers, comme il s'en rencontre souvent même dans les cours, la calomnièrent auprès de l'Empereur son époux. Wenceslas était d'un caractère extrêmement violent et emporté ; sans croire absolument aux propos de la calomnie, il conçut des soupçons, et, pour les éclaircir, il n'imagina rien de mieux que de forcer son aumônier à lui révéler les confessions de l'impératrice. Jean, saisi d'horreur, représenta à son maître que ce qu'il lui proposait était un sacrilège ; puis il employa tout ce que la raison et la religion purent lui inspirer pour le faire désister de sa coupable demande. L'Empereur, habitué à ne rencontrer aucune résistance à ses volontés, fut indigné de ce qu'il regardait comme

une rébellion de la part d'un de ses serviteurs ; il dissimula cependant son dépit, et renvoya le saint prêtre sans répliquer. Jean comprit ce morne silence d'un maître vindicatif, et il sentit que sa perte était résolue.

« A quelque temps de là, l'Empereur, dans un de ses excès de débauche, trouva mal préparée une volaille servie à sa table ; plein de fureur, il ordonna de rôtir le cuisinier au foyer de sa cuisine. Népomucène, averti de cet ordre monstrueux, courut au palais, se jeta aux pieds de l'Empereur, le conjurant de révoquer sa cruelle parole ; pour toute réponse il fit jeter son aumônier dans un cachot obscur.

« Cependant, quelques jours après, il fut élargi, et invité à la table de Wenceslas. Le repas fini, l'Empereur, demeuré seul avec le prêtre, lui renouvela son infâme et sacrilège proposition ; Jean fut inébranlable et devant les promesses et devant les menaces. Alors, transporté de rage, le tyran le fit tourmenter avec la plus horrible barbarie. Les bourreaux l'étendirent sur une espèce de chevalet, où ils le brûlèrent à petit feu ; il en fut retiré expirant, et fut replongé dans son cachot. L'impératrice, informée des rigueurs exercées contre son directeur, courut se jeter en larmes aux pieds de son barbare époux, et parvint à obtenir la liberté de Jean. Il reparut à la cour aus-

sitôt que ses blessures furent guéries, et y déploya un zèle tout nouveau ; mais, prévoyant



Wenceslas ordonna à saint Jean Népomucène d'opter entre obéir à ses ordres ou mourir.

que le calme dont il jouissait ne serait pas de longue durée, il se prépara à la mort par un redoublement de bonnes œuvres. Il fit entre autres un pèlerinage à un sanctuaire vénéré de

Marie. A son retour, comme il passait sur la place, Wenceslas, l'ayant aperçu d'une des fenêtres de son palais, sentit renaître toute sa fureur, et, l'ayant fait appeler, lui ordonna d'opter entre obéir à ses ordres ou mourir. Le saint ne répondit rien. Ce silence exaspéra le monstre, qui s'écria : « Qu'on ôte cet homme « de devant mes yeux, et qu'on le jette dans « la rivière ! »

« Les gardes s'emparèrent aussitôt de Népomucène, lui lièrent les pieds et les mains, et, par une nuit bien noire, le traînèrent sur le pont de la Moldau, juste à la place où est élevée sa statue, et de là le précipitèrent dans le fleuve. Une clarté céleste brilla sur les eaux, où flottait le corps du saint martyr, qui fut solennellement recueilli et enseveli avec une grande pompe. Il fut déposé dans l'église métropolitaine, où il devint l'objet spécial de la vénération des fidèles, même sous le règne de Wenceslas. Trois cents ans après, quand on fit l'ouverture de son tombeau pour procéder à sa canonisation, sa langue, fidèle au secret de Dieu, fut trouvée intacte, comme une chair vivante.

« Depuis le jour de son martyre, saint Jean Népomucène semble avoir continué dans le ciel le rôle qu'il remplissait sur la terre, de protecteur des pauvres et des malheureux ; c'est pour cela, mes enfants, comme je vous le

disais tout à l'heure, que nous devons recourir avec confiance à sa puissante intervention... »

Ici Mozart cessa de parler; car il s'aperçut que son fils s'était endormi sur ses genoux, et Fédérica sur ceux de sa mère.

« Couchons ces pauvres enfants, dit la mère à voix basse; ils ont besoin l'un et l'autre de repos, car la journée a été pénible; puisse celle de demain être meilleure!

— Il faut l'espérer, » dit l'ancien maître de chapelle, tout en déshabillant bien doucement le petit Wolfgang, tandis que sa femme en faisait autant à Fédérica.

CHAPITRE II

MONSIEUR ET MADAME BAUER

Lorsque les enfants furent couchés et endormis chacun dans son petit lit, situés dans la chambre voisine, le père et la mère revinrent dans le salon, et celle-ci, rompant le silence, demanda de nouveau à son mari s'il avait réellement le projet de tirer parti du talent de ses enfants, si jeunes encore et si faibles, au risque de les fatiguer et de compromettre leur santé.

« Femme, répondit le musicien d'un ton sentencieux, Dieu est tout-puissant; il donne la force aux faibles, le courage aux plus timides, et la réussite à ceux qui ont foi en lui.

— Oui; mais il est écrit qu'il ne faut pas tenter Dieu, et ne serait-ce pas le tenter que

de laisser aller ces pauvres petits enfants voyager seuls à pied, comme ces pauvres petits musiciens qui nous viennent ici du Tyrol, et qui gagnent leur vie en jouant de la vielle et en dansant au son du hautbois ?

— Et qui te parle, grand Dieu ! d'envoyer vagabonder nos enfants comme ces petits Tyroliens, que tu appelles, je ne sais pourquoi, des musiciens, et qui ne sont en réalité que de pauvres mendiants sans talent, sans instruction, qui demandent l'aumône en chantant faux ou en jouant plus faux encore sur des instruments discordants ? Peux-tu comparer ces êtres misérables et souvent dégradés à de véritables artistes, doués d'un talent et d'une instruction réels, comme le sont nos enfants ? Oui, je veux les faire voyager, je veux qu'ils voient du pays, qu'ils visitent les grandes capitales, Vienne, Paris, Londres, Rome, Naples, Berlin, afin de perfectionner leurs talents, et d'acquérir tout à la fois de nouvelles connaissances, de la gloire et de la fortune. Mais ce n'est pas à pied, ce n'est pas comme des mendiants que je veux qu'ils entreprennent cette grande pérégrination. Ce sera dans de bonnes voitures, où ils ne se fatigueront point, car ils ne marcheront qu'à petites journées, et nous les accompagnerons : moi pour veiller sur eux, les diriger, les présenter partout où il sera nécessaire;

toi pour leur donner ces soins maternels dont ils ne peuvent encore se passer dans un âge si tendre. »

En entendant son mari s'exprimer ainsi avec une sorte d'exaltation, la pauvre femme eut le cœur serré. Elle crut un instant qu'il devenait fou, et, les yeux remplis de larmes, elle lui dit avec douceur, quoique d'une voix altérée :

« Mais, mon cher Léopold, pour voyager comme tu le dis, il faut de l'argent, beaucoup d'argent ; et où en prendrons-nous ? Hier j'ai changé notre dernier florin, et ce soir il ne nous restait pas de quoi souper. Demain matin je dois reporter l'écheveau de lin que j'ai filé ces jours derniers, et si je n'en recevais pas le prix, nous serions bien embarrassés pour vivre jusqu'à la fin de la semaine, où tu dois toucher les maigres appointements qu'on te donne tous les mois pour ta classe de chant au gymnase. Hélas ! ces appointements, joints au peu que je gagne avec ma quenouille, suffisent à peine pour nous faire vivre, ou plutôt pour nous empêcher de mourir de faim ; et tu parles de voyager en carrosse, nous quatre ensemble !

— Et crois-tu, ma bonne, reprit Léopold Mozart en souriant avec finesse et en regardant sa femme avec un calme qui la rassura, crois-tu que c'est sur le peu que nous gagnons l'un

et l'autre que j'ai compté pour entreprendre le voyage dont je parlais ?

— Mais je ne nous connais pas d'autres ressources.

— Eh bien, moi, j'en ai trouvé une qui, je l'espère, suffira à me faire réaliser mon grand projet. Je vais vendre mes deux manuscrits au libraire Bauer.

— Mais tu les lui as déjà offerts, et il a refusé de te les acheter.

— Oui; mais j'ai découvert un moyen de les lui vendre à un très bon prix.

— Et ce moyen, peut-on le connaître?

— Tu sais que je n'ai rien de caché pour toi. Le voici : écoute. »

Ici il lui expliqua son projet, et montra, en le développant, un tel espoir ou plutôt une telle conviction du succès, qu'il finit par inspirer à sa femme une certaine confiance. Il lui donna ensuite quelques instructions sur ce qu'elle devait faire le lendemain matin; puis il termina en disant : « Quelque fondé que soit mon espoir, je dois en attendre la réussite de Dieu et non de la sagesse de mes combinaisons; c'est pourquoi nous devons le prier avec ferveur de bénir mon entreprise, si nous voulons qu'elle ait une issue favorable. »

Nous verrons tout à l'heure en quoi consistait ce projet, et comment il s'y prit pour l'exécuter.

Le lendemain de grand matin, la femme du musicien, selon les instructions de son mari, alla reporter ses écheveaux de fil, en toucha le prix, acheta quelques provisions au marché, et prépara à son mari et à ses enfants un déjeuner plus réconfortant que le souper de la veille. Elle mit ensuite à ses enfants leurs vêtements des dimanches ; le père endossa une espèce de surtout un peu moins râpé que son habit, et qui en cachait la vétusté ; la mère fit elle-même un peu de toilette, et tous quatre s'acheminèrent vers la cathédrale, où ils entendirent la messe et prièrent dévotement sur le tombeau de saint Jean Népomucène. Après être resté quelque temps en oraison, le père, prenant ses deux enfants par la main, sortit de l'église et se dirigea vers la boutique du libraire Bauer, tandis que la mère, agenouillée près du tombeau, continuait de prier.

Il arriva bientôt à cette boutique, située dans un des beaux quartiers de la nouvelle ville. En le voyant entrer, le libraire se leva du fauteuil où il était assis près de son bureau, et, lui tendant amicalement la main : « Bonjour, cher maître, dit-il ; quel bon vent vous amène aujourd'hui chez moi ?... Tiens, ce sont là vos enfants ? ils sont vraiment charmants, et ils paraissent remplis d'intelligence. »

Mozart serra, en s'inclinant, la main qu'on

lui présentait, et dit à ses enfants : « Allons, Fédérica, Wolfgang, saluez M. Bauer, et remerciez-le de la bonne opinion qu'il a de vous. »

Fédérica fit une profonde révérence en disant : « Merci, Monsieur. » Wolfgang ôta son chapeau sans rien dire. Le libraire les embrassa en répétant : « Oui, ils sont charmants ; et de plus j'ai entendu dire que, si petits qu'ils soient, ce sont déjà de graves musiciens, des virtuoses même, ce qui prouverait en faveur de votre manière d'enseigner.

— Cela prouverait aussi, reprit en souriant le maître de chapelle, en faveur des deux traités que j'ai écrits, sous les titres de *Méthode raisonnée de clavecin* et de *Méthode raisonnée de violon*, ouvrage dont cependant vous n'avez pas jugé à propos d'entreprendre la publication.

— Ah ! mon cher maître, croyez qu'il m'en a coûté de vous refuser le prix d'un travail consciencieux, et dont je me plais à reconnaître le mérite ; mais je vous ai dit mes raisons : il ne suffit pas qu'une œuvre ait une certaine valeur pour que la vente en soit assurée. Le public, pour acheter un livre, veut avant tout que le nom de l'auteur lui soit connu, et malheureusement le vôtre ne l'est pas. Ainsi vous comprenez que pour imprimer et faire graver vos deux traités, il faudrait une avance de fonds

considérable, et que la prudence ne me permet pas de me lancer dans une opération aussi dispendieuse avec des chances fort peu certaines, je ne dis pas de faire des bénéfices, mais même de rentrer dans mes déboursés.

— Je vous ai parfaitement compris, Monsieur; aussi ce n'est pas pour vous reparler de cette affaire que je suis venu vous voir aujourd'hui. Mais, l'autre jour, après m'avoir expliqué les motifs qui ne vous permettaient pas d'éditer un manuscrit, vous avez ajouté que si quelque occasion se présentait de m'être utile, je pouvais compter sur vous, et que je serais toujours assuré de vos bons offices quand je les réclamerais. Eh bien, Monsieur, je viens aujourd'hui vous demander si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, ou si vous ne m'avez fait cette promesse que pour m'adoucir le refus de m'acheter mes manuscrits.

— Vous devez me connaître assez, mon cher monsieur Mozart, pour savoir que je ne suis pas un donneur d'eau bénite de cour; je n'ai qu'une parole, et je suis prêt à la tenir, à moins qu'il n'y ait impossibilité absolue : voyons, de quoi s'agit-il?

— Avant de vous exposer ma demande, voulez-vous me faire le plaisir d'entendre un échantillon du savoir-faire de ces deux enfants? Après cela, vous serez mieux en état de com-

prendre la nature du service que je réclame de votre obligeance.

— Bien volontiers ; j'ai entendu dire des merveilles de votre petit garçon, et je ne serais pas fâché d'en juger par moi-même. Mais permettez-moi d'appeler ma femme pour assister à cette épreuve; elle est très bonne musicienne, et beaucoup plus capable que moi d'apprécier le mérite de vos jeunes élèves.

— Je serai enchanté d'avoir pour juge Mme Bauer ; je l'aurais priée moi-même de m'accorder cette faveur, si je n'avais craint d'être indiscret. »

M. Bauer fit aussitôt monter Me Mozart et ses enfants au premier étage, et les introduisit dans un vaste salon richement, quoique simplement orné, c'est-à-dire avec goût. Le principal meuble était un clavecin qui attira tout d'abord les regards des enfants. Ils ne firent attention ni aux glaces ni aux tableaux qui décoraient le mur, ni aux consoles garnies de vases de porcelaine de Chine et de Saxe, ni au magnifique lustre doré suspendu au plafond ; ils coururent vers l'instrument de leur prédilection, et se mirent à examiner avec une curiosité enfantine les riches incrustations qui le décoraient.

« *Trahit sua quemque voluptas* [1], dit en

[1] Chacun cède à son penchant.

riant le libraire, qui se piquait d'érudition. Je vous laisse un instant seuls pendant que je vais prévenir ma femme. En attendant, amusez-vous, mes enfants, à regarder ce clavecin muet pour le moment; nous verrons tout à l'heure si vous saurez le faire parler d'une manière convenable. »

Quelques minutes après, M. Bauer rentra avec sa femme. Après les présentations et les civilités d'usage, dont nous ferons grâce à nos lecteurs, la petite Fédérica fut invitée à prendre place au clavecin. Elle débuta par un morceau assez difficile, mais qu'elle savait par cœur. Elle l'exécuta avec un aplomb parfait et un goût exquis, qui lui attira les félicitations de M. et de Mme Bauer.

« Veuillez, Madame, dit alors Me Mozart, choisir dans votre recueil de pièces de musique quelques morceaux inédits ou que la petite ne connaisse pas ; elle les jouera à première vue avec autant de facilité que celui qu'elle vient de vous faire entendre, pourvu toutefois qu'il n'offre pas de plus grandes difficultés que celui-ci. »

Mme Bauer s'empressa de compulser ses cahiers de musique, et elle en tira plusieurs pièces manuscrites qu'elle présenta à l'enfant en lui disant : « Voyons, ma petite, crois-tu pouvoir jouer ces morceaux-là ?

2*

— Oh ! oui, Madame, ils ne sont pas si difficiles que celui que j'ai joué tout à l'heure. »

Et aussitôt elle se mit à exécuter ces morceaux avec autant de facilité que si elle les eût longtemps étudiés.

Mme Bauer lui en présenta d'autres plus difficiles; l'enfant s'en tira avec le même succès.

« C'est vraiment merveilleux ! s'écria cette dame ; voilà une sonate que je n'ai pu jouer qu'après plusieurs jours d'étude, et cette petite fille enlève cela avec une dextérité ravissante ! »

Après une demi-heure de ces exercices, Mme Bauer embrassa tendrement Fédérica en lui disant : « Merci, ma petite, pour le plaisir que tu m'as procuré ; mais c'est assez, il ne faut pas te fatiguer. C'est maintenant le tour de ton frère. Voyons, mon gros garçon, si tu promets d'égaler ta sœur ; car à ton âge on ne peut encore donner que des promesses. »

Wolfgang baissa la tête en silence, et, quoique sa sœur eût quitté le clavecin, il ne s'empressait pas ou plutôt il montrait même une certaine répugnance à la remplacer.

« Eh bien, Wolfgang, lui dit son père, tu n'as donc pas entendu l'invitation de Madame ? Est-ce que tu n'es pas disposé à jouer ?

— Pardon, papa ; mais... » Et il s'arrêta d'un air embarrassé.

« Mais quoi? explique-toi donc, je ne t'ai jamais vu hésiter comme cela.

— Eh bien, papa, c'est qu'il y a deux notes du clavecin qui ne sont pas d'accord, le *si bémol* de la basse et l'*ut* du médium, et vous savez que je ne peux pas jouer sur un instrument qui n'est pas d'accord. »

A cette révélation inattendue, M. Bauer partit d'un éclat de rire en disant : « Ma foi, voilà un bambin qui a l'oreille délicate ; pour moi, je ne sais pas s'il dit vrai, mais je ne me suis aperçu de rien.

— L'enfant a parfaitement raison, dit Mme Bauer : ces deux notes, en effet, ne sont plus d'accord depuis deux jours, et j'attendais M. Pfister pour les accorder. Mais je n'en suis pas moins émerveillée de l'étonnante justesse d'oreille de cet enfant ; cela prouve chez lui une organisation musicale tout à fait exceptionnelle. Comment ferons-nous maintenant, puisqu'il ne peut pas jouer, dit-il, sur un instrument qui n'est pas d'accord? J'ai pourtant un bien vif désir de l'entendre, et j'ai envie d'envoyer chercher M. Pfister ou tout autre accordeur.

— C'est inutile, Madame, reprit le maître de chapelle ; si vous le permettez, je me chargerai de cette opération, dont j'ai l'habitude.

— Bien volontiers ; en ce cas, faites vite. »

En quelques minutes, Me Mozart eut régularisé l'accord du clavecin; on plaça deux volumes in-folio sur le tabouret pour élever l'enfant à la hauteur du clavier; puis son père, le soulevant sous les bras, le hissa sur ce siège improvisé, et Wolfgang, étendant ses mains sur les touches, prêt à les frapper, se retourna pour demander à son père ce qu'il fallait jouer.

« Ce que tu voudras, » répondit Mozart.

Aussitôt ses doigts tombèrent sur les touches, et les parcoururent avec une rapidité que l'œil et l'oreille avaient peine à suivre. Après plusieurs gammes diatoniques, il fit des gammes chromatiques dans tous les tons, entremêlant cet exercice d'arpèges variés, comme pour s'assurer si l'instrument était bien d'accord.

« Mais cet enfant a un doigté admirable! s'écria Mme Bauer, après l'avoir suivi attentivement dans cette espèce de prélude. Je disais tout à l'heure qu'à son âge il ne pouvait encore donner que des espérances; mais je vois bien maintenant que c'est déjà un talent hors ligne..., ou du moins qui le sera bientôt... Pourrait-il aussi jouer à première vue?

— Mettez-le à l'épreuve, Madame; seulement ayez soin de lui donner quelque chose de plus difficile que ce que vous avez présenté à sa sœur. »

Mme Bauer ouvrit un carton, et en tira un

cahier. « C'est, dit-elle, la dernière sonate[1] publiée par Haydn ; je l'ai reçue hier de Vienne. Je n'ai encore fait que la parcourir, mais il y a des passages que je n'ai pas osé aborder. Voyons, mon petit ami, crois-tu pouvoir me déchiffrer cela ? »

Wolfgang prit le cahier, le parcourut rapidement des yeux, s'arrêtant aux passages les plus difficiles, les vocalisant à demi-voix ; puis il dit à Mme Bauer : « Oui, Madame, je crois pouvoir facilement exécuter ce morceau ; seulement il y a un accompagnement de basse obligé, et je ne sais pas si ma sœur pourra le jouer à première vue.

— Comment ! ta sœur sait jouer de la basse ?

— Oui, Madame, et souvent c'est elle qui m'accompagne à défaut de papa.

— Oh ! c'est charmant, et je serais enchantée d'entendre un duo de basse et de clavecin exé-

[1] On donne le nom de *sonate* à une pièce de musique instrumentale composée de deux ou trois morceaux, quelquefois de quatre, d'un caractère et d'un mouvement différents. Ces morceaux sont : 1° *allegro*, 2° *adagio*, 3° *rondo* ou *presto;* on y joignait quelquefois un menuet pour quatrième morceau. La sonate était fort à la mode au XVIII° siècle ; elle a presque entièrement disparu pour faire place à la fantaisie et à l'air varié. A l'époque où se passe notre récit, les sonates de Jean-Sébastien Bach et de son petit-fils Charles-Emmanuel étaient en grande réputation ; celles de Haydn commençaient à être en vogue. Bientôt Mozart devait obtenir un des premiers rangs dans ce genre de composition.

cuté par le frère et la sœur. Voyons, petite, ajouta-t-elle en s'adressant à Fédérica, te sens-tu capable de jouer ce morceau?

— Pas à première vue, répondit celle-ci en rougissant, j'aurais besoin de l'étudier un peu auparavant; mais, si l'accompagnement est obligé, papa peut bien le faire pour que mon frère puisse jouer la sonate comme elle doit l'être.

— Vous l'entendez, Monsieur, dit Mme Bauer; voulez-vous accompagner votre fils?

— Bien volontiers, » répondit le père; et prenant une basse qui se trouvait à côté du clavecin, il l'accorda et donna le signal à son fils.

Wolfgang exécuta la sonate avec une précision, un goût et une intelligence au-dessus de tout éloge. A peine s'aperçut-on d'une légère hésitation à quelque passage d'une difficulté exceptionnelle.

A peine le jeune virtuose eut-il fait entendre la dernière note de la dernière mesure, que M. Bauer éclata en applaudissements et en bravos prolongés. Mme Bauer, au contraire, au comble de la surprise et de l'admiration, paraissait comme ravie en extase; elle garda un instant le silence, comme pour jouir intérieurement des sensations délicieuses qu'elle venait d'éprouver; puis, se levant tout à coup, elle

prit Wolfgang dans ses bras, le baisa avec une tendresse toute maternelle, et, poussant un profond soupir, car la vue de cet enfant lui rappelait le souvenir d'un petit garçon qu'elle avait perdu au berceau et qui aurait à peu près cet âge, elle dit d'une voix fortement émue : « Heureux le père, heureuse surtout la mère qui possède un fils comme toi ! Tu seras un jour leur gloire et leur consolation... »

Me Mozart proposa alors de faire jouer un duo concertant pour basse et clavecin, par Féderica et Wolfgang, comme Mme Bauer avait paru le désirer.

« Pas pour le moment, dit celle-ci, ce serait fatiguer ces enfants. Je veux qu'ils se reposent un peu et qu'ils se rafraîchissent ; quand ils auront repris des forces, ils nous feront encore entendre quelques-unes de leurs charmantes mélodies. »

Aussitôt elle prit les enfants par la main et les fit passer dans la salle à manger, voisine du salon. Elle donna ordre à sa gouvernante de leur servir une collation de fruits et de confitures, puis elle se hâta de rejoindre son hôte et son mari, restés au salon.

« Eh bien, Madame, dit Me Mozart dès qu'elle se fut assise, dites-moi franchement ce que vous pensez de mes enfants.

— Je pense, Monsieur, que votre petite fille

est un sujet des plus rares et des plus distingués comme élève ; elle est, à son âge, de la force d'une bonne musicienne de vingt ans, qui aurait fait d'excellentes études. Quant à votre fils..., oh ! lui, je ne l'appellerai pas un élève, ni un maître ; il est plus que cela, c'est un phénomène, un prodige !

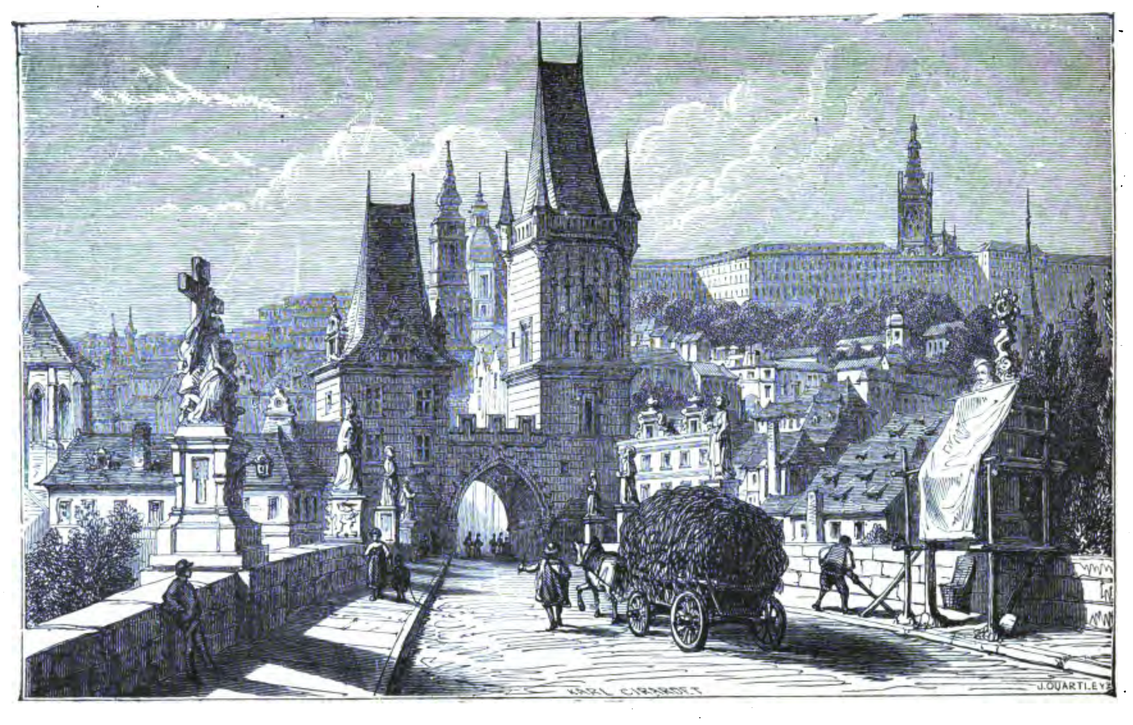
— Merci, Madame, de votre appréciation, quoique votre bienveillance vous ait peut-être exagéré le mérite de la sœur et surtout du frère. Et vous, monsieur Bauer, quel est votre avis ?

— En fait de musique, je vous l'ai dit, ma femme est meilleur juge que moi, et si mon opinion différait de la sienne, c'est la sienne qui devrait l'emporter ; mais ici je suis tout à fait d'accord avec elle, et je vous dirai que j'ai été ébloui, fasciné, de ce que je viens d'entendre.

— Pensez-vous, Madame et Monsieur, reprit Me Mozart, que je pourrais, avec quelque espoir de succès, produire ces enfants dans quelques concerts publics ?

— Tiens, c'est une bonne idée que vous avez là, mon cher maître! s'écria M. Bauer ; je suis convaincu, pour ma part, qu'ils auraient le plus brillant succès : qu'en penses-tu, ma femme ?

— Moi, je dis qu'ils auraient un succès d'en-



Prague.

thousiasme, et que huit à dix concerts suffiraient à peine pour satisfaire l'empressement des amateurs de Prague. Oui, comme vous l'a dit mon mari, cette idée est excellente ; il y a peut-être là un trésor de gloire et de fortune pour vous et pour vos enfants. Aussi je ne comprends pas que vous n'ayez pas déjà songé à mettre votre idée à exécution.

— J'y ai bien songé, Madame ; mais que voulez-vous que fasse dans une grande ville comme Prague un pauvre maître de musique, étranger et inconnu comme moi? J'ai quitté, il y a trois ans à peine, Salzbourg, où j'étais maître de chapelle, et je suis venu m'installer dans la capitale de la Bohême, avec l'espoir d'y trouver des avantages que ne pouvait m'offrir une ville du troisième ordre. Cet espoir était surtout fondé sur le succès que j'attendais de mes nouvelles méthodes pour l'enseignement de la musique. Mais je suis venu me heurter à une foule d'obstacles imprévus qui m'ont arrêté jusqu'ici. Lorsque j'ai voulu parler de mes nouveaux procédés d'enseignement aux professeurs et maîtres de musique de cette ville, ils n'ont pas daigné m'écouter, ayant l'air de se demander de quel droit un personnage aussi peu autorisé que moi se permettait de vouloir changer leurs habitudes et leur dicter des lois. A force de sollicitations, j'ai obtenu une petite place de

maître de chant dans un gymnase; mais on ne me l'a accordée qu'à la condition expresse que je ne m'écarterais pas, dans mon enseignement, des anciens usages consacrés par une longue pratique. J'ai accepté ces conditions, parce qu'avant tout il fallait vivre. Cependant, convaincu des avantages de ma méthode, j'ai voulu en faire l'application à mes enfants, et vous venez d'en voir le résultat. Si ce résultat pouvait être connu et apprécié du public, je ne doute pas qu'alors on ne rende justice à ma méthode, et qu'elle ne soit promptement et généralement adoptée. Mais comment y parvenir? Je ne pouvais conduire mes enfants de maison en maison pour offrir au premier venu de lui donner un échantillon de leurs talents. Il n'y avait d'autre moyen que d'organiser des concerts où figureraient mes enfants comme principaux exécutants. Mais seul, sans amis, sans protecteurs, je sentais que je ne pourrais parvenir à former une de ces réunions, et que mon appel au public ne serait pas entendu. C'est alors que j'ai eu l'idée de m'adresser à vous, Monsieur, pour vous prier de me seconder dans ce projet. Tel est l'objet de ma visite, et voilà pourquoi je vous ai prié, avant de vous expliquer ma demande, de bien vouloir entendre quelques morceaux de musique exécutés par mon fils et ma fille. Vous connaissez beau-

coup de monde, vos relations commerciales et sociales vous mettent en rapport avec les meilleures familles de la ville, noblesse et bourgeoisie. Si vous jugez mes enfants dignes de l'intérêt que vous avez tout à l'heure manifesté, j'ose compter que vous accueillerez favorablement ma demande. Vous rendrez ainsi à un père de famille un éminent service capable seul de le tirer de la position pénible ou plutôt misérable où il est réduit, et vous contribuerez peut-être à ouvrir à deux pauvres petits enfants cette carrière de gloire et de fortune dont parlait tout à l'heure Mme Bauer; dans tous les cas, vous aurez acquis des droits éternels à notre reconnaissance, et l'avenir vous fera connaître que vous n'aurez pas obligé des ingrats.

— Vous me voyez, mon cher maître, répondit le libraire avec bienveillance, tout disposé à entrer dans vos vues, malgré les nombreuses occupations de mon commerce, et quoique mon influence ne soit peut-être pas aussi grande que vous le supposez. Je parlerai de vous et de votre projet, chaque fois que l'occasion s'en présentera, à toutes les personnes de ma connaissance; je leur ferai l'éloge le plus chaleureux de vos enfants, et je ne doute pas...

— Que dans six mois ou un an, interrompit vivement Mme Bauer, l'affaire ne soit pas plus avancée qu'aujourd'hui... Comment! reprit-elle

en s'animant de plus en plus, tu ne trouves rien de mieux à faire, pour seconder M. Mozart dans son projet, que d'en parler à tes amis et connaissances, quand l'occasion s'en présentera !... Voilà, sur ma foi, un moyen bien efficace et capable de produire un grand effet !

— Eh ! mon Dieu, ma bonne amie, que veux-tu que je fasse ?

— Que tu agisses au lieu de parler. Il est bien question vraiment d'attendre l'occasion de rencontrer messieurs tels et tels pour leur parler d'un projet de concert et les engager à y assister ! Ce qu'il faut, c'est organiser ce concert lui-même immédiatement ou dans le plus bref délai possible ; il faut louer une salle, préparer tous les accessoires, imprimer des programmes et les adresser à toutes les personnes notables de la ville ; il faut....

— Mais comment veux-tu, ma bonne amie, interrompit à son tour son mari, que je puisse me charger d'une pareille besogne ? Je serais obligé d'abandonner mes affaires pour m'occuper uniquement de celle-là, et, malgré le désir bien sincère que j'ai d'être utile à Mc Mozart, je ne puis pourtant pas lui sacrifier mes propres intérêts.

— Certainement, Monsieur, je serais au désespoir que ma proposition pût en quoi que ce soit nuire à vos intérêts, dit Mozart, que cette

discussion entre les deux époux commençait à inquiéter ; en ce cas, je la retire...

— Je m'y oppose, s'écria vivement Mme Bauer, et c'est moi qui me charge de l'exécution de votre projet. D'ailleurs, une femme s'entend mieux à une affaire de ce genre-là qu'un homme ; et elle ne laissera échapper aucun de ces mille petits détails indispensables qu'un homme oublierait aisément. D'un autre côté, je conviens que les occupations de mon mari ne lui permettraient guère de consacrer à cela un temps précieux, tandis que pour moi ce sera plutôt une distraction amusante qu'une occupation sérieuse. Qu'en penses-tu, mon ami? car, en femme soumise, ajouta-t-elle en souriant, je dois demander d'abord le consentement de mon mari.

— Tu sais bien, ma bonne amie, que je n'ai pas l'habitude de te contrarier, et du moment que cela te fait plaisir et que cela peut être utile à Me Mozart, je consens très volontiers à tout ce que tu feras.

— Fort bien. Il faut encore que tu me prêtes, pendant une demi-journée, un de tes commis pour faire des courses et écrire des adresses.

— Tu pourras en prendre un et même deux, si tu le juges nécessaire.

— A merveille. Maintenant, maître Mozart, je vous garantis que votre affaire va marcher

rondement ; et avant quatre ou cinq jours vous en aurez des nouvelles.

— Oh ! Madame, comment pourrai-je vous remercier de tant de bontés et...

— Pas de remerciements, je vous prie, pour le moment, interrompit-elle avec sa vivacité ordinaire ; vous me remercierez quand nous aurons réussi... Mais, à propos, dit-elle après un instant de réflexion, il me vient une idée qui pourra singulièrement préparer et avancer le succès... Demain j'inviterai quelques personnes, amateurs de musique de ma connaissance, à venir passer l'après-midi chez moi, en leur annonçant que je leur prépare une surprise musicale aussi sérieuse qu'intéressante. Vous vous trouverez là avec vos enfants, et ils joueront les mêmes morceaux qu'aujourd'hui, en y ajoutant le duo concertant pour clavecin et basse dont vous m'avez parlé. Si d'ici là Fédérica pouvait étudier la partie de basse de la sonate d'aujourd'hui, cela ferait encore très bien. Enfin je suis sûre d'avance de l'effet que produira notre petit concert improvisé. Il y aura là quelques dames, véritables mélomanes, qui seront dans le ravissement. Après la séance, je communiquerai à mes invités notre projet de concert, en les engageant à en faire part à leurs connaissances, et en les priant de vouloir bien me seconder pour placer le plus grand

nombre de billets possible. Je vous garantis que ce sera là un excellent moyen de publicité, et que dès demain soir on parlera dans toute la ville du talent merveilleux de vos enfants. Eh bien ! que dites-vous de mon idée ?

— Je la trouve excellente, et je ne puis que vous renouveler mes remerciements...

— Encore !... interrompit de nouveau Mme Bauer ; je vous répète qu'il n'est pas temps. Ainsi, ne recommencez pas, ou je me fâcherais. Ce n'est pas tout : afin que vous vous trouviez ici à l'heure précise où mes invités arriveront, et que vos enfants soient bien reposés et prêts à commencer quand le moment sera arrivé, vous viendrez tous trois dîner avec nous sans façon, à midi précis... Allons, chut ! pas un mot d'excuse ou de remerciement, et n'ouvrez la bouche que pour dire que vous serez exact.

— Je le serai, Madame, répondit en souriant Me Mozart ; vous avez une façon de commander qui est trop aimable pour qu'on ne s'empresse pas de vous obéir.

— Bien, j'aime mieux un compliment que des remerciements. Maintenant, si vos enfants ont fini de collationner, emmenez-les pour les préparer à la séance de demain.

— Mais est-ce que Madame ne désire pas entendre le duo de basse et de clavecin ?

— Je l'entendrai demain. Faites plutôt étudier à Fédérica sa partie de basse. »

On appela les enfants. Mme Bauer les embrassa tendrement, en leur disant : « Au revoir, mes petits amis ; à demain, à midi. »

Mozart prit ses enfants par la main, salua M. et Mme Bauer, et gagna en toute hâte son logis, le cœur gonflé d'espérance et de joie. Il trouva sa femme qui l'attendait avec une vive impatience. Il s'empressa de lui raconter ce qui s'était passé, et tous deux s'agenouillèrent pour remercier Dieu et saint Jean Népomucène.

CHAPITRE III

L'HABIT DE CÉRÉMONIE

Mme Bauer, ainsi qu'ont pu en juger nos lecteurs, était une femme vive, impressionnable, prompte à prendre une décision, et non moins prompte à l'exécuter ; du reste, femme au cœur excellent, toujours prête à rendre service et à exercer quelque œuvre de charité. Avec ce tact délicat qui n'appartient qu'à son sexe, tout en remarquant avec surprise le merveilleux et précoce talent des enfants de Mozart, elle avait aperçu la profonde misère à laquelle était en proie cette famille d'artistes. C'était donc tout à la fois pour encourager ce talent et soulager cette misère qu'elle avait accueilli avec empressement l'idée d'un concert public et qu'elle avait voulu l'organiser elle-même.

Aussitôt après le départ de Mozart et de ses enfants, elle se rendit en toute hâte chez quelques-unes de ses amies qui demeuraient dans le voisinage, pour les inviter à sa réunion du lendemain, en les engageant à amener avec elles quelques autres amateurs de musique de leurs connaissances. Elle fit la même invitation par lettres à celles de ses amies qui habitaient des quartiers plus éloignés, répétant aux unes et aux autres qu'elle se proposait de leur faire voir un véritable phénomène.

Le lendemain, Mozart et ses enfants furent exacts au rendez-vous. Le maître de chapelle annonça à Mme Bauer que Fédérica avait étudié son accompagnement de basse, et qu'elle serait en état d'exécuter la sonate d'Haydn avec son frère. Il avait apporté la basse sur laquelle elle avait l'habitude de s'exercer, parce qu'étant plus petite que celle de M. Bauer, elle était plus facile à manier pour une enfant de cet âge ; seulement il faudrait la mettre d'accord avec le clavecin. « C'est bien, dit Mme Bauer, hâtez-vous de faire immédiatement tous vos préparatifs avant le dîner, afin que nous puissions commencer aussitôt que la société sera arrivée. »

A deux heures et demie, les premiers invités commencèrent à paraître ; à trois heures, la société était au grand complet. Alors

Mme Bauer présenta ses protégés, et, malgré les éloges qu'elle en avait faits, nous devons avouer que le premier coup d'œil ne fut pas à leur avantage. On est porté généralement à juger les gens sur l'extérieur, et il faut convenir que la mise plus que modeste du père, sa tournure un peu gauche, l'air timide et embarrassé des enfants, ne prévenaient guère en leur faveur. Mme Bauer s'aperçut de l'impression qu'éprouvaient ses invités, et, pour la faire promptement cesser, elle dit à Fédérica : « Ma petite, c'est à toi de commencer ; tu vas nous jouer un des morceaux qui sont sur ce pupitre et que ces dames voudront bien t'indiquer. » Alors elle nomma à haute voix tous les titres de ces morceaux, en priant ses amies de vouloir bien en désigner un. Mme la bourgmestre, qui était au nombre des invités et qui passait pour une très bonne musicienne, fut priée à l'unanimité, et sans doute par déférence pour son rang, de faire elle-même ce choix. Elle désigna la pièce la plus difficile, en demandant à Mme Bauer si sa petite protégée pourrait l'exécuter. « Vous allez en juger, » répondit celle-ci ; et plaçant le cahier sur le pupitre, elle dit à Fédérica : « Allons, mon enfant, fais voir à ces dames que je n'ai point exagéré en leur faisant l'éloge de ton talent. »

Fédérica, qui n'avait jamais joué devant une

société si nombreuse, s'assit en rougissant au piano, et peut-être sa timidité allait-elle lui faire manquer son début, si son père, s'étant approché d'elle, ne lui eût dit tout bas quelques mots qui suffirent pour l'encourager. Aussitôt ses doigts frappèrent le clavier avec assurance ; elle n'entendit plus que le son qu'elle faisait produire à l'instrument, et, dès les premières mesures, elle montra un aplomb et une sûreté d'exécution qui ne se démentirent pas jusqu'à la fin de la première partie. Ici des bravos et des applaudissements achèvèrent de l'encourager, et elle exécuta la seconde partie d'une manière plus satisfaisante encore que la première. Les bravos recommencèrent, et, cette fois, ils étaient mieux mérités.

Le bruit qui avait suivi la fin du morceau joué par la jeune fille n'était pas encore apaisé, que Mme Bauer appela son frère à la remplacer. Wolfgang s'avança d'un air sérieux, mais résolu, comme étant sûr de lui-même. La société ne put s'empêcher de sourire et de chuchoter gaiement en voyant les préparatifs nécessaires pour exhausser le siège du petit bonhomme. Pour lui, conservant toujours sa gravité, il grimpa lestement sur le tabouret surmonté de deux in-folio ; et, quand il fut assis, il interrogea du regard Mme Bauer comme pour lui demander ce qu'il devait jouer.

« Assure-toi d'abord, lui dit celle-ci en souriant, que le clavecin est bien d'accord, afin de ne pas éprouver le même inconvénient qu'hier. Pendant ce temps-là, Mme la bourgmestre te choisira un morceau, comme elle l'a fait pour ta sœur. » Et elle se mit à raconter le petit incident de la veille, lorsque l'enfant n'avait pas voulu jouer avant qu'on eût accordé deux notes qui ne l'étaient pas.

« Eh bien, dit le bourgmestre, qu'il nous donne d'abord un prélude à sa fantaisie ; ensuite il nous jouera cette belle sonate de Haydn que vous lui avez fait essayer hier. »

Wolfgang attaqua aussitôt le clavier, comme la veille, par une suite d'arpèges et de gammes ; puis à travers ces sortes d'essais, qui éclataient comme les gerbes d'un feu d'artifice, il fit entendre quelques-uns des motifs les plus mélodieux de la sonate de Haydn, en les reproduisant dans des fugues savantes, comme pour préparer les auditeurs au grand morceau qu'il allait exécuter.

Un silence profond, je dirais presque religieux, régna pendant tout le temps que le jeune artiste se livra à ces exercices, qui révélaient non seulement l'habileté de l'exécutant, mais l'inspiration du grand musicien. Une explosion d'applaudissements éclata quand il eut terminé, non pour l'encourager, mais comme

l'expression d'une admiration qui ne pouvait plus se contenir. Mme Bauer, enchantée, réclama en souriant le silence de ses invités, et les pria de réserver leurs applaudissements pour quelque chose qui en vaudrait mieux la peine. En même temps elle fit signe à Fédérica de prendre sa basse, pour accompagner son frère, et elle donna à Wolfgang le signal pour commencer sa sonate.

Il l'exécuta cette fois avec une perfection au-dessus de tout éloge, rendant avec une incroyable facilité les passages les plus ardus, et sur lesquels il avait montré la veille une légère hésitation. Mais ce qu'on admirait surtout, c'était moins cette souplesse étonnante de doigté, se jouant des plus grandes difficultés, que la rare intelligence qu'il déploya dans l'exécution. On eût dit qu'il était pénétré du génie même du compositeur, tant il mettait d'âme et de sentiment dans l'expression de ses phrases mélodieuses.

A la fin de la sonate, l'enthousiasme ne connut plus de bornes : une triple salve d'applaudissements et de bravos retentit avec une véritable frénésie, laquelle contrastait singulièrement avec le flegme qui distingue les Allemands. Mme Bauer prit le petit musicien par la main, et le conduisit auprès de chaque dame, en commençant par Mme la bourgmestre. Toutes

le comblèrent de caresses et de bonbons. Sa sœur reçut aussi une part dans les félicitations, pour avoir fort bien accompagné son frère. Cette part était moindre sans doute ; mais la pauvre petite n'en était pas jalouse ; elle prétendait, au contraire, qu'elle ne méritait aucun éloge et que son frère seul en était digne.

Tandis que les dames faisaient aux enfants ce gracieux accueil, les hommes, qui assistaient en petit nombre à cette réunion, s'approchèrent du père et le félicitèrent chaleureusement d'avoir une jeune fille déjà si heureusement douée et un petit garçon qui était un véritable prodige.

Après un bon quart d'heure d'interruption, nos petits musiciens recommencèrent leurs exercices. Nous ne citerons pas tous les morceaux qu'ils jouèrent, toujours avec un égal succès ; nous ne parlerons que du duo concertant pour clavecin et basse, dans lequel Fédérica se distingua de manière à mériter les plus chaleureux bravos. Il est vrai que, dans ce duo, Wolfgang s'était presque effacé pour laisser briller sa sœur ; cette délicate attention ne fut aperçue que de Mme Bauer et de quelques vrais connaisseurs, qui n'en conçurent que plus d'intérêt pour le jeune musicien.

Mais le morceau capital, et qui enleva tous les suffrages, fut une fantaisie à quatre mains, avec variations, composée par Wolfgang lui-

même, et exécutée par sa sœur et par lui. Jusque-là on avait admiré le talent brillant et précoce du jeune exécutant ; ici se révélait le génie naissant du grand compositeur.

Ce fut le morceau final. La séance avait duré près de deux heures, pendant lesquelles les deux enfants, et surtout le petit garçon, avaient tenu constamment leurs auditeurs sous le charme. Mme Bauer jugea qu'il était temps de faire reposer ses petits protégés. Elle les fit passer dans la salle à manger, où une collation était servie pour eux et pour quelques autres enfants de leur âge qui avaient accompagné leurs mamans à cette réunion ; en même temps des rafraîchissements furent offerts aux dames restées dans le salon ; quant aux hommes, M. Bauer les avait emmenés dans une autre pièce pour fumer et boire de la bière.

Mme Bauer profita de ce moment pour annoncer son projet d'un concert public donné au profit des deux virtuoses que l'on venait d'entendre. Ce projet fut accueilli avec enthousiasme. Chacune des invitées non seulement souscrivit personnellement, mais s'engagea à placer un certain nombre de billets. Les femmes se constituèrent immédiatement dames patronesses de cette œuvre, tout à la fois œuvre artistique et œuvre de charité ; car Mme Bauer ne leur avait pas laissé ignorer le dénuement de cette

pauvre famille, que, du reste, elles avaient facilement deviné. Elles choisirent pour leur présidente Mme la bourgmestre, qui se distinguait surtout par son zèle ardent pour la réussite de ce projet, et l'on s'occupa immédiatement de l'organisation du futur concert.

« Mais, fit observer une de ces dames, ne serait-il pas à propos que M. Mozart, le principal intéressé, assistât à notre délibération?

— C'est inutile, reprit Mme Bauer; j'ai ses pleins pouvoirs, et il acceptera avec reconnaissance tout ce que vous aurez décidé. Ainsi il s'agit d'abord de trouver une salle convenable; ce point est essentiel, et j'avoue que c'est lui qui m'embarrasse le plus.

— Je m'en charge, dit Mme la bourgmestre. Je demanderai à mon mari, qui certes ne s'y opposera pas quand il saura qu'il s'agit de venir en aide à une pauvre famille d'artistes, de mettre à notre disposition une des salles de l'hôtel de ville. Cette salle pourra contenir trois cents personnes, et j'espère que nous les aurons facilement.

— C'est parfait! s'écria Mme Bauer; maintenant à quel prix mettrons-nous les billets? »

Ici la discussion s'engagea assez vivement : les unes voulaient fixer des prix très élevés; d'autres, des prix beaucoup moindres. Enfin l'on tomba d'accord d'établir deux espèces de

billets, suivant les places occupées par les spectateurs. Les premières, qui pouvaient contenir une centaine de personnes, furent fixées à deux florins; les secondes, à un florin[1] seulement : de sorte que si tous les billets étaient placés, comme on l'espérait, la recette s'élèverait à quatre cents florins.

Mme Bauer déclara que son mari se chargerait des frais d'impression des billets et des prospectus. Puis on fixa le jour du concert au dimanche suivant, après vêpres (on était au mardi); ce temps parut suffisant pour faire les préparatifs que nécessiterait la réunion.

Tout ayant été ainsi réglé, Mme Bauer dit à ses invités : « Il y a encore une chose qui m'inquiète, et sur laquelle j'ai besoin de vous consulter. Il est impossible que ce pauvre Mozart paraisse dans une société brillante comme celle qui ne manquera pas de se réunir dimanche prochain, avec ses vêtements râpés, véritable livrée de la misère; ses enfants, quoique plus convenablement habillés, ne le sont pas encore comme ils devraient l'être pour une pareille solennité. J'ai remarqué l'impression fâcheuse qu'avait produite sur vous la première vue de ce triste costume; jugez ce que ce serait dans une réunion qui ne serait peut-être pas comme vous, Mes-

[1] Le florin vaut environ deux francs soixante centimes de notre monnaie.

dames, disposée à l'indulgence; sans compter qu'il en résulterait pour nos protégés une certaine confusion et un embarras capable de paralyser leurs moyens et de leur faire faire un *fiasco* complet, dont la honte, par contre-coup, rejaillirait en partie sur nous, qui les aurions prônés à tout venant. Il faut donc, de toute nécessité, que ce jour-là le père et les enfants soient décemment habillés; mais le pauvre musicien n'a ni argent ni crédit. D'un autre côté, on ne saurait lui offrir à titre d'aumône de l'argent ou des vêtements; vous savez, Mesdames, par expérience, de quelle délicatesse on doit user pour venir en aide à certains pauvres honteux, afin de ne pas blesser une susceptibilité peut-être exagérée, mais à coup sûr excusable.

— Je vous comprends parfaitement, répondit Mme la bourgmestre, et je crois avoir trouvé un moyen facile de lui faire accepter la somme indispensable pour l'objet dont vous parlez, sans offenser sa juste fierté. Voici ce moyen. Nous sommes naturellement les premières inscrites parmi les personnes qui doivent assister au concert: eh bien, que chacune de nous paye d'avance sa place; nous sommes ici quinze mères de famille, cela fera déjà trente florins. Celles qui le jugeront à propos y ajouteront une place, ou deux, ou trois, pour les membres de leurs familles; ainsi, moi je retiens quatre

places : une pour mon mari, une pour moi, et deux pour ma fille et mon gendre, cela fait huit florins, que je vais déposer entre les mains de Mme Bauer, que nous nommerons, si vous le jugez à propos, la trésorière de l'œuvre. »

La proposition de Mme la bourgmestre fut accueillie à l'unanimité. La plupart des dames patronesses souscrivirent pour deux places, quelques-unes pour trois ; deux seulement ne prirent qu'un billet. Ces sommes, versées immédiatement entre les mains de la trésorière, montèrent au total de soixante-six florins (environ cent soixante-dix francs).

Lorsque, après le départ des étrangers, Mme Bauer se trouva seule avec son mari et Me Mozart, elle s'empressa de raconter ce qui s'était passé dans leur réunion, de parler de l'intérêt que toutes ses amies avaient pris à l'organisation du concert ; et enfin elle raconta l'incident des places prises et payées d'avance, comme une chose toute naturelle et qui se faisait habituellement. Mozart, tout en témoignant une vive reconnaissance pour ces dames de leur chaleureuse initiative, car il n'osait adresser des remerciements directs à Mme Bauer, accepta sans difficulté la somme que celle-ci lui remit, comme un acompte sur le produit de son futur concert.

Mme Bauer, qui voulait l'amener à faire de

cet argent l'emploi qu'elle désirait, lui demanda avec un air de curiosité indifférente :

« Qu'allez-vous faire de ces soixante-six florins?

— Mon Dieu, Madame, je pense que cette somme, jointe à celle que je vais probablement recevoir dimanche, grâce à votre généreuse intervention et à celle de vos amies, pourra me permettre de réaliser le projet dont j'ai déjà entretenu plusieurs fois M. votre mari, c'est-à-dire la publication de mes deux méthodes raisonnées de clavecin et de violon. M. Bauer m'a donné à entendre que si je pouvais au moins couvrir une partie des frais de gravure et d'impression de mes livres, il se chargerait volontiers de les éditer : eh bien, je vais me trouver en état de remplir cette condition, et je pense qu'il sera d'autant mieux disposé cette fois à accepter mes propositions, que, grâce au concert que je vais donner, la bonté de ma méthode pourra être appréciée du public, puisque l'on aura entendu des élèves que cette méthode aura formés. Ainsi mon nom ne sera plus inconnu, ce qui jusqu'ici était un obstacle au succès de mes ouvrages.

— Allons! dit tout bas Mme Bauer à son mari, le voilà encore avec son idée de faire éditer ses livres! Tâche donc de le détourner pour le moment de cette pensée et de le décider à s'acheter un habit.

— Sois tranquille, » répondit-il à sa femme sur le même ton. Puis, élevant la voix, il dit à Mozart : « Votre idée, mon cher maître, ne manque pas de justesse ; oui, votre nom acquerra une certaine valeur, qui ne fera qu'aller en augmentant, à mesure que grandira le talent de vos enfants et que s'étendra leur réputation. Alors, et je crois ce temps peu éloigné, je me chargerai avec plaisir d'éditer vos œuvres à des conditions de plus en plus avantageuses pour vous ; jusque-là il est inutile d'y songer, ou plutôt laissez-moi y songer moi-même, car ceci est mon affaire autant que la vôtre. Dans tous les cas, vous n'aurez point d'argent à débourser pour les premières avances, et c'est moi, au contraire, qui vous en donnerai ; ainsi vous pouvez garder pour un autre usage la somme que ma femme vient de vous remettre. Ah ! à propos, sans être trop curieux, je vous demanderai comme ma femme : A quoi destinez-vous cet argent ? Vous nous pardonnerez cette indiscrétion, mon cher maître ; car vous savez que si nous la commettons, ce n'est point par une vaine curiosité, mais par l'intérêt que nous vous portons.

— Oh ! je le sais bien, Monsieur, aussi je n'ai rien de caché pour vous. Puisque vous ne jugez pas à propos de garder cet argent comme avance sur les frais de l'édition de mes ouvra-



Vue de Salzbourg, patrie de Mozart.

ges, je vais le remettre à ma femme, et m'entendre avec elle sur l'emploi que nous en ferons.

— Très bien, mon cher maître; c'est ainsi que l'on doit toujours faire en ménage.

— En ce cas, reprit Mme Bauer, je suis persuadée que le premier usage que Mme Mozart vous conseillera de faire d'une partie de cette somme, sera de vous acheter un vêtement pour dimanche prochain.

— Vous croyez, Madame?

— Sans doute, appuya M. Bauer. Voyez-vous, mon cher maître, les hommes sont comme les livres; ils n'ont souvent de prix aux yeux du vulgaire que d'après leur apparence extérieure. Combien, moi qui vous parle, ai-je vendu de volumes remplis d'inepties et de sottises, uniquement parce qu'ils étaient richement reliés en maroquin et dorés sur tranche, tandis que je ne pouvais me défaire qu'avec difficulté, et souvent à perte, de bons livres dont la reliure était usée, mesquine ou seulement fanée! De même un sot, une tête à l'évent, un imbécile même, s'il est vêtu à la dernière mode, s'il porte habit et culotte de velours, bas de soie, veste brodée, perruque poudrée à frimas, manchettes et jabots de dentelles, sera accueilli, fêté, choyé dans la société, tandis qu'on regardera d'un air de dédain un savant, un littérateur distingué, un grand artiste, s'il est habillé

à l'ancienne mode ou si ses vêtements sont râpés et annoncent son peu de fortune.

— C'est bien vrai, ce que vous dites là, monsieur Bauer, reprit le musicien en jetant tristement un regard sur lui-même, et je me suis aperçu tantôt que mon costume n'avait pas prévenu vos invités en ma faveur. Je vous en demande pardon, Madame; mais que voulez-vous, je n'avais pas d'autre habit. Je l'ai fait faire à Salzbourg avant de venir ici, et, depuis trois ans que j'habite Prague, je n'ai pas encore eu le moyen de m'en acheter un autre. Je tâcherai de m'en procurer un pour dimanche, puisque vous le jugez nécessaire; seulement, pensez-vous qu'il me faille un costume de velours et de dentelles comme celui dont vous faisiez tout à l'heure la description?

— Ne vous en avisez pas, s'écria vivement Mme Bauer; d'abord ce serait très coûteux, et vos soixante-six florins n'y suffiraient pas; ensuite ce serait du dernier ridicule. Un homme de votre âge et de votre condition ne doit pas s'habiller comme un gentilhomme et un courtisan... En vérité, vous autres artistes, vous êtes de grands enfants qui avez besoin d'expérience pour vous diriger à travers les usages de la vie.

— C'est vrai, Madame, et si vous daigniez dans cette circonstance me servir de guide, ce

ne serait pas un des moindres services à ajouter à tous ceux que vous m'avez déjà rendus, et dont je garderai précieusement le souvenir.

— Je le veux bien ; en ce cas, écoutez-moi. Vous êtes musicien, ancien maître de chapelle et organiste ; vous devez avoir le costume grave d'un homme dont les fonctions tiennent en quelque sorte à l'Église. Votre habillement doit être en bon drap de Silésie, de couleur peu éclatante, et le reste à l'avenant ; la coupe, sans être à la dernière mode, ne doit pas être trop surannée... Mais, reprit-elle en souriant après un instant d'interruption, à quoi bon vous donner tous ces détails que vous oublierez dans un quart d'heure ? car je vous connais, messieurs les artistes. Tenez, faisons mieux, j'enverrai, si toutefois cela vous convient, le tailleur de mon mari vous prendre mesure, et je me charge de choisir l'étoffe convenable et de lui indiquer la manière dont il doit l'employer. Voyons, cela vous convient-il ?

— A merveille, Madame ; seulement je suis honteux de vous donner tant de peine et...

— Allons, interrompit vivement M[me] Bauer, pas un mot de plus... Ainsi, continua-t-elle de son ton ordinaire, c'est une affaire entendue. Je chargerai en même temps le tailleur de faire un joli costume de fantaisie pour Wolfgang ; quant à sa sœur, ma couturière lui fera une petite robe

à sa taille comme les enfants de son âge en portent maintenant; puis mon coiffeur lui accommodera sa chevelure quelques heures avant la réunion.

— Oh! Madame, c'en est trop, et je ne saurais abuser à ce point...

— Encore! Avez-vous donc résolu de me fâcher? D'ailleurs, est-ce que vous supposez par hasard que j'aie intention de vous faire des cadeaux? Détrompez-vous; j'entends vous compter strictement toutes les dépenses que cela m'aura occasionnées, et vous me les rembourserez jusqu'au dernier kreuz [1]. Et, pour preuve de ce que je vous dis, vous allez me laisser trente-six florins pour couvrir mes premières avances; nous réglerons le compte général la semaine prochaine, en y comprenant tous les autres frais qu'aura occasionnés le concert. Les trente florins qui vous restent suffiront, je pense, à vos menues dépenses d'ici là; sinon, gardez-en davantage.

— Oh! Madame, c'est bien assez, c'est même plus qu'il ne faut; nous ne dépensons pas un demi-florin par jour.

— Maintenant que tout est convenu, allez rejoindre votre femme, qui doit vous attendre

[1] Le kreuz est une monnaie allemande dont la valeur varie suivant les États. Le kreuz d'Autriche vaut quatre centimes et demi de notre monnaie.

avec impatience. En lui remettant cet argent, recommandez-lui de ma part d'augmenter un peu sa dépense, afin de vous procurer à tous une meilleure nourriture que celle qu'elle peut avoir pour un demi-florin, et qui ne saurait être suffisante pour quatre personnes. Pour vous, n'ayez d'autre souci d'ici dimanche que de préparer vos enfants pour le grand concert, en prenant garde toutefois de trop les fatiguer. Sur ce, au revoir, et ayez confiance en Dieu et en vos amis. »

Ce jour-là Mozart rentra chez lui plus heureux encore que la veille, car cette fois il ne rapportait pas seulement de l'espérance, mais quelque chose de plus solide et de plus palpable. Aussi la bonne ménagère, en voyant étaler ces beaux florins d'argent, ne put retenir une exclamation de surprise et de joie ; car il y avait bien longtemps qu'elle ne s'était vue en possession d'une somme aussi considérable. Puis, lorsque son mari lui raconta tout ce qui s'était passé dans cet après-midi, les bontés de Mme Bauer et de ses amies, les espérances fondées que lui offrait l'avenir, elle écouta son récit en riant et en pleurant tout à la fois, et en embrassant alternativement ses enfants avec la plus vive tendresse.

Quand il eut cessé de parler, elle s'écria avec une profonde émotion : « O mon Dieu ! grâces

vous en soient rendues, à vous d'abord qui avez daigné toucher le cœur de tant de braves gens pour nous faire sortir de la misère ! Puis grâces aussi soient rendues à ces personnes généreuses, et surtout à Mme Bauer, qui a montré tant de zèle et de délicatesse pour nous rendre service !... Elle ne veut pas recevoir tes remerciements, cela se conçoit ; moi, je me charge de lui témoigner notre reconnaissance, et elle m'écoutera ; car une femme, une mère sait mieux qu'un homme employer le langage du cœur pour exprimer les sentiments de gratitude dignes de si grands bienfaits. »

CHAPITRE IV

PREMIERS CONCERTS. — UN REMERCIEMENT DÉLICAT

Les prévisions de Mme Bauer et des personnes qui s'intéressaient à la famille Mozart furent largement dépassées. Le concert eut un succès prodigieux. Le petit Wolfgang fut plusieurs fois acclamé avec un enthousiasme dont celui qui avait éclaté dans le salon de M. Bauer, à la séance dont nous avons rendu compte, ne pouvait donner qu'une faible idée. Il fallut, séance tenante, que le père Mozart s'engageât à donner un nouveau concert pour le dimanche suivant, et toutes les personnes présentes s'inscrivirent immédiatement pour y assister.

La *Gazette de Prague,* qui paraissait trois fois par semaine, rendit compte, dans son numéro suivant, du concert de l'hôtel de ville, et fit un éloge pompeux du petit Wolfgang

Mozart, qu'elle appelait un enfant vraiment merveilleux. Cet article, répété et commenté par les personnes qui avaient assisté au concert, fit pénétrer rapidement le nom du jeune virtuose jusque dans les plus hautes classes de la société. Aussitôt les personnages les plus distingués par leur naissance, leur fortune ou leurs fonctions, voulurent entendre le précoce phénomène, et juger par eux-mêmes si la renommée, comme il n'arrive que trop souvent, n'avait pas exagéré son talent.

La boutique de M. Bauer, où l'on s'inscrivait pour retenir sa place, fut bientôt envahie par ceux qui se présentaient au nom de M. le gouverneur de la ville, de deux feld-maréchaux, du président du conseil d'État, et d'une foule de seigneurs, de gentilshommes et de dames plus ou moins titrés. Au bout de deux jours, le nombre des demandes dépassa de trois à quatre fois ce que la salle de l'hôtel de ville pouvait contenir de personnes, et nous ne comprenons pas dans ce nombre les auditeurs du premier concert, qui tous avaient souscrit pour le second.

On fut obligé de louer la grande salle du théâtre royal. Cette salle se trouva comble, quoiqu'on eût augmenté le prix des places. Le succès de ce concert fut égal au moins au premier. Il est vrai que Mozart avait fait étudier à Wolfgang de nouveaux morceaux, qu'il exé-

cuta avec une verve, un entrain et un goût admirables.

Cependant plusieurs des auditeurs prétendirent, non pas que l'exécution avait été moins parfaite, mais qu'en raison de l'immense étendue de la salle on n'avait pas aussi bien entendu qu'à l'hôtel de ville. « Ce genre de musique, disaient-ils, étant plutôt une musique de chambre qu'une musique de théâtre, perd à être exécuté dans un local trop vaste, où certains passages, certains sons délicats, ne peuvent parvenir nettement aux oreilles des personnes placées dans les loges ou les galeries trop éloignées de la scène. »

Le feld-maréchal gouverneur général de la Bohême assistait au concert dans la loge royale. Pendant un intermède, il envoya un de ses officiers chercher le jeune Mozart et son père. Il les reçut dans le salon attenant à la loge, où se trouvaient Mme la feld-maréchale, quelques autres dames de la haute noblesse, et plusieurs seigneurs et étrangers de distinction. Le gouverneur adressa au père de chaleureuses félicitations sur le rare talent de son fils ; puis il lui dit qu'il était dans l'intention de donner une soirée, le jeudi suivant, au palais du gouvernement, et qu'il désirait y faire entendre ses enfants. « Vous n'avez pas besoin, ajouta-t-il, de préparer un nouveau programme ; vous nous don-

nerez les mêmes morceaux que ce soir ; ils m'ont paru charmants ; mais nous n'avons pu les entendre aussi bien que nous l'aurions désiré, en raison de l'éloignement de la loge, ou peut-être de la grande affluence de spectateurs, qui contribue à assourdir les sons. »

Mozart répondit qu'il était aux ordres de Son Excellence, reconnaissant qu'effectivement la musique qu'exécutaient ses enfants gagnerait à être entendue dans un salon.

Tandis que le gouverneur s'entretenait avec le père, Mme la maréchale avait pris l'enfant sur ses genoux, lui offrait des bonbons et lui adressait diverses questions.

« Comment t'appelles-tu, mon ami ?

— Je m'appelle Wolfgang, Madame.

— Quel âge as-tu ?

— J'ai eu six ans le 26 janvier dernier ; car je suis né le 27 janvier 1756, et comme nous sommes au 27 avril 1762, cela fait juste six ans et trois mois.

— Allons, je vois que tu sais aussi bien calculer que jouer du clavecin.

— Oh ! pas aussi bien, Madame, je vous assure. Ma sœur, par exemple, sait bien mieux calculer que moi ; elle connaît déjà les quatre règles, et moi je ne sais pas faire une addition.

— Oui, mais tu es meilleur musicien qu'elle.

— Ce n'est pas étonnant ; ma sœur fait toutes

sortes de choses; elle lit, elle écrit, elle tricote, elle aide à maman à faire le ménage, tandis que moi je ne m'occupe que de mon clavecin.

— Est-ce que cela ne t'ennuie pas de t'occuper toujours de musique?

— Non, Madame; au contraire, cela m'amuse beaucoup, et, si papa le permettait, je ne ferais pas autre chose; mais il veut que j'apprenne à lire, à écrire, à compter, et c'est bien moins agréable que de jouer et de composer des morceaux de musique.

— Comment! est-ce que tu composes déjà?

— Oui, Madame, et la plupart des morceaux que nous avons joués ce soir, à l'exception de la sonate de Haydn, sont de ma composition. »

A cette réponse, la maréchale, de plus en plus surprise, leva les yeux, et, apercevant le père Mozart, qui s'était rapproché du cercle de seigneurs et de dames formé autour d'elle pour écouter la conversation avec l'enfant, elle lui demanda si ce que son fils venait de dire était vrai.

« Rien n'est plus vrai, Madame, répondit le maître de chapelle en faisant un profond salut.

— Mais cet enfant était donc musicien en naissant, et vous lui avez donc appris à jouer du clavecin pendant qu'il était encore en nourrice?

— Pas précisément, Madame, répondit le père en souriant; mais dès l'âge de trois ans il écoutait avec intérêt les leçons que je donnais à sa sœur, et il prenait un vif plaisir à combler des intervalles d'harmonie qu'il trouvait sur le clavier. L'année suivante, pour l'amuser, car j'étais loin de songer à lui enseigner sérieusement la musique, je lui appris à jouer sur le clavecin quelques menuets et d'autres petits morceaux; une demi-heure lui suffisait pour les exécuter avec une pureté et un goût dont j'étais émerveillé. A dater de ce moment, il a fait des progrès si rapides, qu'à cinq ans il improvisait déjà quelques airs que je m'empressais de noter, et qu'il y a six mois il a composé, d'après toutes les règles, un concerto de clavecin si rempli de difficultés, qu'il faut être habile musicien pour pouvoir l'aborder. C'est le dernier morceau que nous venons de jouer.

— Mais ne craignez-vous pas de fatiguer cet enfant et de le tuer à force de travail?

— Je vous assure, Madame, que jamais je n'ai exigé de lui le moindre travail soutenu en fait de musique. C'est lui qui montre pour cet art un goût inné et une ardeur que je suis obligé souvent de modérer. Un fait digne de remarque, c'est qu'avant de manifester cette disposition, il se livrait aux jeux de son âge avec

tant d'ardeur, qu'il oubliait tout, même le boire et le manger ; mais depuis qu'il a commencé à apprendre la musique, il a perdu entièrement ce goût prononcé pour le jeu[1].

— C'est égal, reprit la maréchale, c'est quelque chose de bien extraordinaire que de voir un enfant si jeune montrer déjà un talent qu'on admirerait dans un homme fait, et j'avoue qu'à votre place je ne serais pas sans inquiétude sur son avenir ; car il est rare que ces fruits si précoces fournissent une longue carrière, et ne se flétrissent avant d'avoir atteint leur complète maturité. Qu'en pensez-vous, Monsieur ? » dit-elle en s'adressant à un personnage d'une soixantaine d'années, qui faisait partie du cercle rangé autour d'elle, et qui paraissait suivre avec un vif intérêt sa conversation avec le père de l'enfant. « Il est vrai, ajouta-t-elle, que vous faites vous-même une exception rare et brillante à cette règle ; ce qui, du reste, loin de la détruire, ne ferait que la confirmer.

— Madame, répondit en s'inclinant profondément le personnage ainsi interpellé, je reconnais comme vraie, en général, la règle que vous

[1] Tous ces faits sont extraits des diverses notices biographiques sur Mozart, notamment de la Vie de ce grand artiste, écrite par le professeur Niemtscheck, et des aaticles de Sevelinges dans la *Biographie universelle*, J.-A. Dréolle dans le *Dictionnaire de la conversation*, etc.

venez de rappeler; seulement je ne saurais admettre que je sois une exception propre à la confirmer. Ce qui malheureusement est trop vrai, ce qui arrive trop souvent, c'est que des parents, croyant apercevoir dans leurs enfants des dispositions plus ou moins prononcées pour les arts et pour les sciences, les excitent, les poussent à outrance, dans l'espoir de développer plus tôt les talents de ces prétendus phénomènes; ils ne s'aperçoivent pas qu'ils imitent ces jardiniers qui hâtent dans des serres chaudes, à grands frais et à force de soins, la croissance de certaines plantes et la maturité de certains fruits qui se flétriront de bonne heure et qui n'auront jamais ni l'éclat, ni la saveur, ni le parfum des fleurs et des fruits dont l'accroissement a suivi la sage lenteur prescrite par la nature. Combien en ai-je vu de ces petits prodiges de cinq, de huit, de dix ans, qui à vingt ans étaient épuisés, et qui n'étaient plus que des nullités complètes le reste de leur vie!

— Ainsi, mon cher poète, vous êtes tout à fait de mon avis?

— Permettez, Madame, il y a une distinction importante à faire: je ne vous ai parlé que des enfants dont on a forcé l'éducation dans leur bas âge, et je les ai comparés justement à ces plantes dont on a forcé la croissance; mais à côté de ces enfants, que l'on a grand tort de

vouloir développer avant l'âge, il en est d'autres, en petit nombre, il est vrai, que Dieu a doués, dès l'âge le plus tendre, d'un génie exceptionnel et d'aptitudes extraordinaires pour telle ou telle branche des arts ou des sciences. A ceux-ci il n'est besoin ni d'un travail opiniâtre, ni d'une excitation continuelle ; ils croissent naturellement en quelque sorte, comme ces plantes tropicales qui s'élèvent et fleurissent rapidement sous l'influence du soleil et d'un climat brûlant. Leur génie se développe de lui-même, éclate, étonne, éblouit. Comme leur éducation n'est point le résultat de la contrainte, leur talent grandit avec eux, et, arrivés à l'âge mûr, ils tiennent toutes les promesses de leur enfance et de leur jeunesse. Or je crois remarquer dans notre petit maëstro en herbe tous les caractères de ces natures privilégiées : son front large indique l'intelligence ; dans son œil brille l'étincelle du feu sacré ; sa physionomie calme et sereine indique l'absence de tout travail forcé ; on voit que son génie seul le presse, pour ainsi dire, et le pousse en avant. Enfin, si je ne me trompe, cet enfant sera un jour une des gloires musicales de l'Allemagne.

— J'aime mieux votre opinion que la mienne, reprit la maréchale ; du reste, ce que je disais tout à l'heure m'était inspiré uniquement par l'intérêt que j'éprouve pour cet enfant, et par

la crainte de voir un si beau talent se flétrir comme un fruit trop précoce. Mais vous êtes un juge plus compétent que moi en pareille matière : j'accepte donc votre décision comme une prophétie sur la réalisation de laquelle nous devons compter ; car vous autres poètes, vous êtes aussi, dit-on, des prophètes[1]. »

Ici la cloche du théâtre se fit entendre pour annoncer la seconde partie du concert. Wolfgang et son père prirent aussitôt congé du gouverneur et de son épouse, et se rendirent en toute hâte à leur poste.

Cette dernière partie fut accueillie avec plus d'enthousiasme encore que la première ; au dernier morceau, des couronnes et des bouquets, lancés de toutes les loges, vinrent tomber aux pieds de Wolfgang et de sa sœur.

Quel changement s'était opéré en peu de temps dans la situation de cette famille! Quinze jours auparavant, le nom de Mozart était à peine connu de quelques personnes de la ville de Prague, et aujourd'hui ce nom était dans toutes les bouches, depuis le palais du gouverneur général jusqu'au petit logement du simple artisan. Le peu d'argent que gagnait le père ne pouvait suffire à leurs besoins ; souvent la

[1] Mme la maréchale, qui était sans doute une femme érudite, fait ici allusion au mot latin *vates*, qui signifie tout à la fois poète, et devin ou prophète.

pauvre famille manquait du nécessaire, et personne n'eût voulu leur faire crédit d'un florin ; aujourd'hui, c'est-à-dire le lendemain du dernier concert, Mozart rapportait à sa femme environ quinze cents florins, produit de cette soirée, tous frais payés, en même temps que des demandes lui arrivaient de tous côtés de la part de grands seigneurs, qui, à l'exemple du feld-maréchal gouverneur, voulaient donner des soirées où se feraient entendre les enfants de Mozart.

Ce n'est pas tout : M. Bauer avait exécuté le projet dont nous avons parlé, d'ouvrir une souscription pour la publication de deux ouvrages de Léopold Mozart, « le père et le professeur du jeune virtuose Wolfgang Mozart, » disait le prospectus, et dès le lendemain du concert donné au théâtre, la liste des souscripteurs atteignait le chiffre de trois cents, parmi lesquels figuraient le feld-maréchal gouverneur et sa femme, et tous les principaux seigneurs, négociants et bourgeois de Prague. Toutes ces souscriptions comprenaient les deux ouvrages, savoir : la *Méthode raisonnée du clavecin ou piano,* et la *Méthode raisonnée de violon*[1]. Chacun de ces ouvrages formait un

[1] Ces ouvrages ont eu pendant un temps une certaine vogue, grâce au nom de Mozart le fils. La méthode de violon a été traduite en français en 1772.

volume grand in-4°, dont le prix était fixé à quatre florins pour les souscripteurs seulement, et à cinq pour les non-souscripteurs ; c'était donc déjà une recette assurée de deux mille quatre cents florins, c'est-à-dire de quoi couvrir, et au delà, les premiers frais.

M. Bauer se hâta d'écrire à Me Mozart pour lui annoncer cette bonne nouvelle, et l'inviter à passer chez lui le lendemain, sur les deux heures de l'après-midi, pour conclure un traité relatif à cette publication.

Mme Mozart voulut accompagner son mari avec ses enfants. Elle ne connaissait pas encore Mme Bauer, et elle tenait, comme nous l'avons vu, à lui témoigner sa reconnaissance et à lui en faire agréer l'expression. Tandis que son mari et le libraire s'entretenaient de leurs affaires et réglaient les clauses de leur traité, Mme Mozart se présentait à Mme Bauer, qui l'accueillit on ne peut plus gracieusement. Après avoir tendrement embrassé Wolfgang et Fédérica, elle dit à leur mère : « Eh bien! Madame, voilà des enfants qui doivent vous rendre bien fière et bien heureuse!

— Oui, Madame ; mais je dois en partie ce bonheur aux personnes ou plutôt à la personne qui a bien voulu s'intéresser à eux, faire leur éloge et les produire en quelque sorte au grand jour; sans l'intervention de cette personne bien-

faisante, nous courions risque de rester longtemps dans l'obscurité où nous végétions : car qui serait venu nous trouver dans le fond de notre faubourg? C'est donc à cette personne, c'est-à-dire à vous, Madame, que nous devons cet heureux changement qui fera l'époque la plus remarquable de notre vie. Je sais que, par une délicatesse que je comprends, vous avez refusé d'entendre les remerciements que voulait vous adresser mon mari ; je ne veux pas m'exposer au même refus, ni chercher des paroles d'action de grâces qui ne pourraient que rendre imparfaitement les sentiments de reconnaissance dont mon cœur est pénétré. Permettez seulement que mon fils vous offre le seul hommage que je crois digne de vous et de lui ; c'est une petite pièce de musique, un simple menuet qu'il a composé pour vous, et dont il vous prie d'accepter la dédicace. Il désirerait que ce morceau fût inséré parmi les exemples qui accompagnent la *Méthode raisonnée du clavecin* de son père, que va publier monsieur votre mari ; de cette manière, ce livre contiendrait la première œuvre de Wolfgang qui aurait eu les honneurs de l'impression, et le témoignage public de sa reconnaissance envers vous. »

En achevant ces mots, elle présenta à Mme Bauer le fameux menuet, écrit sur une

grande feuille de papier. Celle-ci s'empressa de déplier la feuille, et lut en tête ces mots : A Mme Bauer, *hommage de reconnaissance et de respect, offert par son très humble et très dévoué serviteur.* Signé : *Wolfgang Mozart, âgé de six ans.*

« C'est charmant ! s'écria-t-elle après avoir jeté un coup d'œil sur le papier ; j'accepte avec plaisir, et je puis dire aussi avec reconnaissance, cet hommage de mon petit Wolfgang, et je le conserverai comme un précieux souvenir. Viens, mon ami, que je t'embrasse d'abord pour te remercier, et... avant d'apprécier, comme nous le ferons tout à l'heure, ton joli cadeau, je commencerai par te faire compliment de ton écriture.

— Oh ! Madame, interrompit l'enfant, ce n'est pas moi qui l'ai écrit, c'est ma sœur qui a mis au net mon brouillon, car vous n'auriez jamais pu déchiffrer mon barbouillage ; il n'y a là que ma signature.

— Eh bien ! tant mieux, cela fait que vous aurez travaillé tous les deux à cette pièce, et qu'elle m'offrira un double souvenir. Maintenant je désirerais t'entendre jouer ce morceau, afin que j'en juge mieux la valeur ; car, quoique je lise facilement cette musique, je ne saurais m'en rendre un compte exact qu'en l'entendant jouer ou en la jouant moi-même. »

Wolfgang s'empressa de se rendre à cette invitation, et il se mit à jouer son menuet.

On sait que, dans ce genre de composition, Mozart a laissé des modèles admirables, d'un goût exquis et de la plus rare élégance. Ce premier aussi était loin sans doute de la perfection qu'il atteignit plus tard en ce genre ; mais déjà on y voyait briller les éclairs que lançait ce génie naissant.

Mme Bauer, qui était loin de s'attendre à un si beau morceau, était ravie d'enthousiasme ; elle le fit répéter deux ou trois fois à Wolfgang, puis elle voulut le jouer elle-même, et, après quelques essais, elle parvint à le rendre assez couramment. Alors, se tournant vers la mère de Wolfgang, elle lui dit avec une sorte d'exaltation : « O Madame, que me parliez-vous tout à l'heure de reconnaissance et d'obligation que vous croyiez me devoir ? Si j'ai fait quelque chose pour vous, vous m'avez payée au centuple, et c'est moi maintenant qui suis votre obligée. »

CHAPITRE V

MÉTASTASE

La soirée donnée par le feld-maréchal gouverneur fut un nouveau triomphe pour le jeune Wolfgang Mozart. Nous n'entrerons pas dans les détails sur ce concert, pour ne pas nous répéter ; car ce furent les mêmes bravos, les mêmes applaudissements, le même enthousiasme que nous avons déjà signalés.

Pendant un intermède, M[me] la feld-maréchale fit appeler Mozart et ses enfants, pour les complimenter, comme elle l'avait fait au concert du dimanche précédent. Après leur avoir adressé de chaleureuses félicitations, elle dit tout à coup en s'adressant au père : « J'ai entendu dire, maître Mozart, que vous aviez

intention de nous quitter, pour voyager avec vos enfants, et aller de ville en ville faire une sorte d'exhibition publique de leurs talents; est-ce vrai?

— J'ai parlé peut-être d'un projet de ce genre, il y a quelque temps; mais je n'ai encore rien décidé à cet égard.

— Et je vous engage, dans votre intérêt et dans celui de vos enfants, à l'abandonner tout à fait. Je conçois que vous ayez pu former un pareil désir à une époque où vous étiez inconnu à Prague, et où cette ville ne vous offrait aucune ressource; mais maintenant vous êtes assuré d'y trouver une position très avantageuse, et qui ne fera que s'améliorer avec le temps. Je me charge, pour mon compte, de vous faire avoir la place de chef d'orchestre du grand théâtre, ou tout autre emploi aussi lucratif. Vous pourrez ensuite avoir en ville un nombre d'élèves aussi considérable que vous le désirerez parmi les meilleures familles, et faire payer vos leçons un prix très élevé. Je compte pour ma part vous prendre pour professeur de musique de mes enfants, et la plupart des dames que vous voyez ici ont la même intention; c'est pour cela que nous avons presque toutes souscrit à la publication de votre *Méthode,* pensant que personne mieux que vous ne pourrait en faire l'application. »

Toutes les dames qui faisaient cercle autour de la feld-maréchale appuyèrent ces dernières paroles par quelques mots ou quelques signes approbatifs.

« Vous le voyez, reprit la feld-maréchale, toutes ces dames sont de mon avis. Ah ! j'oubliais encore que de temps en temps vous donneriez des concerts à votre bénéfice, ou vous seriez invité, comme aujourd'hui, à des soirées qui augmenteraient considérablement vos revenus. Par tous ces motifs, je pense que vous feriez mieux de conserver une position avantageuse et sûre, comme celle que vous trouvez ici, que d'aller courir le monde, au hasard de ne rencontrer que de cruels mécomptes, et d'exposer la santé de vos enfants, trop jeunes encore pour supporter la fatigue des voyages. »

Mozart répondit avec politesse à cette longue et bienveillante exhortation, mais sans prendre d'engagement positif. Il répéta ce qu'il avait dit en commençant, que son projet de voyage n'avait eu jusqu'ici rien d'arrêté, ajoutant que les considérations présentées par Mme la feld-maréchale seraient d'un grand poids dans la détermination qu'il prendrait à cet égard.

Puis le concert continua et se termina sans autre incident.

Au moment où Mozart allait se retirer, plusieurs grands seigneurs daignèrent s'approcher

de lui pour le féliciter et l'engager aussi à ne pas songer à quitter Prague. A leur suite se présenta le vieillard que Mme la feld-maréchale avait appelé *le poète,* et qui, au concert dernier, avait porté un jugement si avantageux sur Wolfgang. « Monsieur, dit-il avec un accent étranger assez prononcé, quoiqu'il s'exprimât dans l'allemand le plus pur, je désirerais m'entretenir quelques instants avec vous ; pouvez-vous me fixer une heure à laquelle je me présenterai chez vous, ou chez M. Bauer, votre libraire, si vous préférez que notre entrevue ait lieu chez lui ?

— Votre heure sera la mienne, Monsieur ; veuillez la fixer vous-même, ainsi que le lieu de notre entrevue.

— Eh bien ! à dix heures du matin, chez M. Bauer ; cela vous convient-il ?

— Parfaitement.

— En ce cas, je serai exact au rendez-vous. » Et l'inconnu se perdit dans la foule.

Mozart était fort intrigué de savoir ce que lui voulait cet étranger, qu'il avait remarqué déjà au concert du théâtre et chez le gouverneur, mais dont il ne savait pas le nom. Ce devait être un homme d'une haute distinction, puisqu'il l'avait vu causer familièrement avec les plus grands seigneurs et les plus grandes dames de la société du gouverneur. D'un autre côté, comment se faisait-il que ce personnage fût

connu particulièrement de M. Bauer; car il fallait bien qu'il y eût entre eux une certaine liaison, pour qu'il donnât un rendez-vous chez ce libraire?

S'il n'eût pas été si tard, Mozart serait allé ce soir-là même éclaircir l'énigme; mais le lendemain, dès neuf heures du matin, il entrait dans la boutique du libraire.

« Tiens, lui dit celui-ci en le voyant, vous êtes plus qu'exact, vous devancez d'une heure l'instant du rendez-vous.

— Quoi! vous savez déjà qu'un étranger m'a donné rendez-vous ici pour dix heures?

— Il m'en fait prévenir ce matin par son domestique, qui est venu en même temps m'acheter quelques volumes; car j'ai l'honneur d'être son libraire.

— Vous le connaissez donc?

— Si je le connais! il y a plus de trente ans que je vends de ses ouvrages.

— C'est donc un auteur? un compositeur de musique peut-être?

— Non, c'est un poète, et le plus grand poète de ce siècle; c'est Métastase, en un mot, qui paraît porter un vif intérêt à votre petit Wolfgang.

— Métastase! *le poète impérial*, comme on l'appelle. Oh! il y a longtemps que j'ai lu, ou plutôt que j'ai dévoré ses tragédies, en regret-

tant vivement de ne pouvoir en sentir toutes les beautés ; car je ne pouvais les lire que dans des traductions, ne connaissant pas l'italien. Mais comment se fait-il qu'un personnage aussi éminent, accoutumé à vivre à la cour, à ne fréquenter que les rois, les princes et les grands seigneurs, daigne prendre intérêt à l'enfant d'un pauvre musicien comme moi?

— C'est probablement parce qu'il se souvient de ce qu'il a été lui-même ; car, tout grand personnage que vous le voyez aujourd'hui, sa naissance est au moins aussi obscure que la vôtre et la mienne.

— Vous m'étonnez. Je l'ai toujours pris pour un homme d'une haute naissance, d'autant plus que ce nom sonore de Métastase me semblait ne pouvoir appartenir qu'à un gentilhomme.

— Ce n'est pas son nom ; mais, à ce qu'il paraît, vous ne connaissez pas son histoire?

— Non, et vous me feriez grand plaisir de me la raconter avant son arrivée.

— Volontiers, d'autant plus qu'il est important pour votre gouverne, et pour pouvoir répondre convenablement aux propositions qu'il a, je crois, intention de vous faire, que vous connaissiez sa position, ses relations, et en quoi sa protection, s'il vous l'offre, peut vous être utile. »

Voici à peu près le récit du libraire, que

nous reproduisons en l'abrégeant considérablement.

« Il y avait à Rome, au commencement de ce siècle, un riche et célèbre jurisconsulte, nommé Gravina. Il était né à Cosenza, dans le royaume de Naples, et s'était adonné à la littérature avant de se livrer à l'étude du droit. Il vint de bonne heure s'établir à Rome, et y fonda, en 1695, la célèbre académie des Arcadiens. Devenu professeur de droit au collège de la Sapience à Rome, il s'acquit un grand renom dans cet enseignement; mais l'étude de la jurisprudence ne lui fit jamais négliger les lettres, et la poésie était son seul délassement.

« Un jour qu'il se promenait dans le champ de Mars, il aperçut une foule de curieux qui paraissaient écouter attentivement un improvisateur, comme on en rencontre si souvent en Italie. Il ne voyait pas l'orateur, et il n'entendait, sans distinguer les paroles, que les sons d'une voix flûtée, comme serait celle d'un enfant ou d'une femme. Il s'approcha pour voir quel pouvait être l'individu qui captivait l'attention de ce nombreux auditoire. Quel ne fut pas son étonnement, quand il reconnut que c'était un petit garçon de huit à dix ans qui déclamait avec feu des vers fort bien tournés, et qui ne semblaient rien coûter à sa verve

féconde ! Il prêta attentivement l'oreille aux improvisations du jeune poète, et quand celui-ci eut terminé sa dernière tirade, Gravina lui donna une belle pièce d'argent, tandis que les autres auditeurs se contentaient de laisser tomber dans son chapeau quelque monnaie de cuivre.

« Bientôt la foule s'écoula, et Gravina, resté seul, fit signe à l'enfant d'approcher.

« — Comment t'appelles-tu, mon petit?

« — Pietro Trapassi, monsignor, pour vous servir.

« — Eh bien ! Pietro, mon ami, veux-tu m'improviser quelque chose sur une reine abandonnée par un prince qu'elle a reçu dans ses États? je te donnerai cette poignée de pièces d'argent.

« — Alors, Excellence, répondit l'enfant, je vais vous dire les malheurs de Didon.

« — Oh! oh ! fit en lui-même le jurisconsulte stupéfait, cet enfant ne manque pas d'érudition pour son âge. »

« Le jeune Pietro Trapassi improvisa la scène demandée avec tant d'âme et de poésie, que le docteur courut à lui avant la fin, et, le prenant par la main : « Viens avec moi, petit, lui dit-il, viens, tu seras mon fils ; j'aurai soin de toi, je te servirai de père, nous ferons des vers ensemble ; tu grandiras, et tes

talents grandiront avec toi; un jour tu me feras honneur.

« — Je le voudrais bien, seigneur; mais je ne saurais abandonner mon vieux père, qui ne peut plus travailler, et à qui je porte l'argent que l'on me donne quand j'improvise des vers sur les places publiques, en attendant que je gagne quelque chose comme ouvrier, car je ne suis encore qu'apprenti orfèvre.

« — Bien, mon ami, ce n'est pas moi qui te détournerai de ton devoir filial; allons trouver ton père, c'est moi qui désormais me chargerai de prendre soin de lui, s'il consent à ce que tu deviennes mon fils adoptif. »

« Le père de Piétro consentit avec joie à la demande de Gravina. Celui-ci emmena l'enfant, lui donna des maîtres, l'initia lui-même dans les lettres grecques, latines et italiennes, et n'épargna aucun sacrifice pour son éducation.

« Par une bizarrerie que l'on comprend de la part d'un homme qui était passionné pour la littérature grecque, il voulut, suivant un usage assez répandu au XVIe et même au XVIIe siècle, changer le nom de Trapassi, que portait son élève, et qui lui paraissait trop vulgaire, en celui de *Metastasio,* qui a la même signification en grec, et qui lui semblait

plus harmonieux et plus distingué [1]. Ce nom lui est resté, et c'est le seul maintenant sous lequel il est connu.

« En même temps que Gravina cherchait à l'instruire dans toutes les connaissances humaines dont la poésie peut emprunter le secours, il l'encourageait dans le talent d'improviser, que Métastase semblait avoir reçu de la nature : ce talent assouplissait en quelque sorte sa langue poétique, et l'accoutumait à exprimer tous les sentiments, toutes les pensées avec la même grâce et avec la même facilité.

« A son instigation, Métastase, n'ayant encore que quatorze ans, composa une tragédie intitulée *Giustino,* à laquelle la critique ne reprocha qu'une trop servile imitation des anciens, mais qui se faisait remarquer par des beautés du premier ordre.

« Du reste, Métastase profita merveilleusement des leçons et des soins de son père adoptif. Gravina était fier de son élève et le chérissait tendrement, et lui qui avait publié sur la littérature et la jurisprudence des livres très

[1] En grec, le mot de *metastasis* signifie *changement, transformation, mutation*, et par extension *exil* et *mort*. Le mot italien *trepasso* ou *trepassi* exprime les mêmes idées. C'est évidemment de ce mot que vient le mot français *trépas* et *trépassé;* mais chez nous il n'a que la signification de *mort*.

estimés, disait quelquefois en riant que son plus bel ouvrage était Metastasio.

« — Mon ami, lui dit un jour le jurisconsulte, je me fais vieux et je ne suis pas immortel ; il me reste peu de temps à vivre, écoute-moi.

« Je suis sans parents; je te lègue ma fortune, parce que tu aimes le travail, parce que tu es sage et reconnaissant. Continue, mon ami, sois toujours laborieux : tu as des talents, mets-les à profit, et le nom de Métastase deviendra illustre. »

« Quelques semaines après, Gravina mourut. Le poète donna des regrets aussi vifs que sincères à la mémoire de son bienfaiteur; mais il n'avait que vingt ans, il était à la tête d'une fortune considérable, et ses talents et ses richesses ne lui attirèrent que de trop nombreuses distractions. Il se livra si inconsidérément à cette vie agitée, qu'au bout de deux ans il comptait plus de créanciers que d'amis. Il prit alors la résolution de quitter Rome et d'aller s'établir à Naples, pour refaire par le travail une fortune qu'il avait si follement dissipée. Le succès couronna ses efforts. Il s'adonna à la poésie dramatique, et il composa des pièces dont le succès fut prodigieux. Apostolo Zeno, Corneille et Racine, devinrent l'objet de ses études continuelles. Ce fut à Naples qu'il composa un de

ses chefs-d'œuvre, la *Didone abbandonata*, sujet peut-être inspiré par le souvenir de cette improvisation qui lui avait valu la connaissance et l'amitié de son protecteur Gravina. Le succès de cet ouvrage fut merveilleux : toutes les grandes villes d'Italie mirent leur orgueil à se surpasser l'une l'autre pour donner plus de pompe et d'éclat aux représentations de cette pièce, et l'on vit la population des campagnes se déplacer pour venir entendre la *Didone*.

« Métastase, alors en état de satisfaire ses créanciers, s'empressa de retourner à Rome. Sa réputation s'était répandue dans toute l'Europe; l'empereur Charles VI lui offrit, en 1729, le titre de *Poeta cesareo* (poète impérial), avec un traitement de trois mille florins.

« Avant d'adopter une nouvelle patrie, Métastase s'occupa du sort de sa famille : il assura un asile à la vieillesse de son père et une dot à chacune de ses sœurs. Il abandonna à sa famille les rentes qu'il possédait en Italie, aida constamment de ses conseils et de ses libéralités son jeune frère, qui exerçait à Rome la profession d'avocat.

« Il partit en 1730 pour Vienne, où il eut aussitôt l'honneur d'être présenté à l'empereur. Le maître des cérémonies du nonce apostolique ne voulut pas qu'il eût d'autre maison que la sienne.

« Les amis du nouveau *Poeta cesareo* lui avaient annoncé, quand il s'éloigna de Rome, que le ciel nébuleux de la Germanie glacerait son imagination : jamais, au contraire, elle ne fut plus ardente et plus féconde. C'est pendant les dix premières années de son séjour à Vienne qu'il composa ses neuf drames les plus estimés : *Hypsipyle, Démophon, la Clémence de Titus,* la plus estimée de ses pièces historiques; *Achille à Scyros, Cyrus, Thémistocle, Zénobie, Olympiade,* pièce supérieure à toutes les autres par l'éloquence du cœur, et que toute l'Italie surnomma la Divine, et enfin *Attilius Regulus.*

« Pendant qu'il travaillait à ce dernier chef-d'œuvre, la mort inopinée de son auguste protecteur faillit renverser toutes ses espérances. Vous savez que l'empereur Charles VI était à peine dans la tombe, que son héritage fut disputé par plusieurs puissances. Sa fille, Marie-Thérèse, aujourd'hui notre auguste impératrice, était alors fugitive, et ne savait, pour ainsi dire, où reposer sa tête; elle n'avait plus de cour, et encore moins de spectacle. Métastase n'imita point ces courtisans qui abandonnent, quand le malheur les atteint, les princes qui les ont comblés de faveurs. Ses talents l'auraient fait accueillir partout ailleurs; il ne songea pas un instant à s'éloigner d'une

princesse que l'infortune semblait accabler.

« Il célébra même, par une production ingénieuse (*l'Amor prigionero*), la naissance de l'archiduc Joseph, aujourd'hui roi des Romains[1]. Alors, ne travaillant plus pour le théâtre, qui se trouvait fermé par suite de la terrible guerre de Succession, il composa cette foule de *canzonette* et de cantates dont il faisait hommage aux jeunes archiduchesses, et qui auraient suffi pour faire la gloire d'un autre poète : c'est la même harmonie de langage que dans les ariettes de ses opéras, la même vérité dans les tableaux, la même délicatesse dans les sentiments, la même suavité dans la versification.

« Sa muse dramatique s'est réveillée, il y a deux ans, pour célébrer le mariage de l'archiduc Joseph, dont il avait si gracieusement célébré la naissance. L'opéra qu'il a composé pour cette circonstance a pour titre *Alcide in bivio,* et il a été accueilli par les acclamations de toute la cour, qui y applaudissait de fréquentes allusions au caractère du jeune prince.

« Plusieurs fois l'empereur Charles VI voulut lui conférer les titres de baron et de conseiller aulique : il répondit toujours que son plus beau titre était celui de poète de Sa Majesté. L'im-

[1] Et qui fut plus tard empereur sous le nom de Joseph II.

pératrice Marie-Thérèse lui a offert la croix de Saint-Étienne; il s'est excusé en disant qu'il n'aurait pas le temps de remplir ses obligations de chevalier. Ce désintéressement n'a fait que le rendre plus cher à l'impératrice et à tous les princes de sa famille. Il a non seulement ses entrées à la cour, mais il est admis dans le cercle intime de la famille impériale; aussi jouit-il d'un immense crédit, et il peut rendre les services les plus éminents à ceux qui lui inspireront de l'intérêt[1]. »

[1] Voici quelques détails biographiques qui intéresseront mes jeunes lecteurs sur les dernières années du poète Métastase.

Peu à peu cet homme illustre s'était entièrement retiré du monde; il ne publiait plus rien, mais il était loin d'avoir renoncé aux lettres. Il s'occupait de ses savantes analyses des Poétiques d'Aristote et d'Horace; il consignait des observations lumineuses dans des notes sur les pièces d'Eschyle, d'Euripide, de Sophocle et d'Aristophane. Marie-Thérèse et le pape Clément XIV exprimèrent le désir de le voir couronner au Capitole; mais le poète refusa d'accepter un tel honneur, et il répondit qu'il était trop vieux pour monter si haut.

Pénétré des grandes vérités de la religion, il en avait toujours accompli les préceptes sans aucune ostentation. Dans sa vieillesse, cette piété sincère l'aida à supporter plus patiemment ses souffrances. Au mois de février 1780, il crut sentir sa fin approcher, et, voulant consacrer à Dieu les derniers élans de son génie poétique, il traça d'une main défaillante une pièce de vers d'une onction touchante, et qui commence par ces mots : *Eterno genitor,* etc. Ses forces se ranimèrent cependant, et il eut la douleur de survivre à son auguste bienfaitrice, qui mourut au mois de novembre de la même année. Il lui portait un attachement

A peine le libraire achevait-il ce récit et Mozart commençait-il à le remercier des renseignements qu'il venait de lui donner, lorsqu'on annonça l'arrivée du grand poète. L'ancien maître de chapelle le regarda avec plus d'attention qu'il n'avait fait jusque-là; il fut frappé d'une sorte de crainte respectueuse à la vue de cette physionomie imposante et de l'expression singulière de ces yeux noirs; sa taille, haute et bien proportionnée, était encore droite et flexible, quoiqu'il eût alors soixante-quatre ans accomplis. Mozart se sentait petit et embarrassé en présence de cet homme, que le récit du libraire avait encore grandi à ses yeux; mais bientôt l'affabilité de Métastase le mit à son aise, et, après les premiers compliments, le poète aborda franchement la question qui lui avait fait désirer cet entretien.

« Vous avez dû remarquer, lui dit-il, l'intérêt que m'inspire votre fils, d'après le jugement

si sincère, qu'il lui arriva plusieurs fois de s'écrier : « Que ne suis-je descendu au tombeau avec mon excellente maîtresse! »

Une grande consolation était réservée à ses derniers jours : il vit arriver à Vienne le pape Pie VI. Le souverain pontife l'honora des témoignages de son estime, et il lui en donna un dernier gage le jour de sa mort : il lui fit porter sa bénédiction apostolique par le nonce Garampi (2 avril 1782). Métastase était alors âgé de quatre-vingt-quatre ans et trois mois, étant né le 3 janvier 1698. On l'a surnommé le Sophocle et le Racine de l'Italie.



Vienne.

que vous m'avez entendu dimanche dernier porter sur cet enfant. C'est ce même intérêt qui m'engage à vous parler de son avenir, et à vous donner quelques conseils dont vous profiterez si vous le jugez convenable, mais que, dans tous les cas, je vous prie de regarder comme dictés par une pure bienveillance pour lui.

« Hier, j'ai entendu Mme la feld-maréchale et la plupart des personnes de la société vous engager à rester à Prague et à vous y fixer, en vous faisant l'énumération des avantages que vous y trouveriez pour vous et pour vos enfants. J'ai écouté attentivement ce qui s'est dit, sans vouloir prendre part à la conversation, parce que, n'étant pas de l'avis de ces dames, je ne voulais pas entamer une discussion qui eût été inutile ou déplacée. Je me suis réservé de vous faire connaître mon opinion en particulier, et c'est pour cela que je vous ai demandé cette entrevue.

« D'abord je ne vois pas que les conditions que l'on vous offre ici soient aussi avantageuses qu'on veut bien le dire. On vous offre un emploi d'un revenu assez médiocre, que vous pourriez trouver facilement et plus lucratif ailleurs. Puis on vous promet de nombreux élèves appartenant aux meilleures familles, et dont les leçons seront largement payées. Ici je ne parlerai pas de l'égoïsme de certaines gens,

qui ne seraient pas fâchés de rencontrer pour leurs enfants un professeur distingué au meilleur marché possible; j'écarte cette considération; mais savez-vous ce que ces grandes dames, qui ont souscrit à votre Méthode, attendent de vous? Que vous ferez de leurs fils et de leurs filles autant de petits virtuoses, comme sont vos enfants. Elles ne se doutent pas que ni les meilleures méthodes, ni les meilleurs professeurs, ne feront jamais un musicien de celui que la nature n'a pas doué des qualités nécessaires pour le devenir, pas plus qu'on ne peut faire un poète en enseignant les règles de la versification à celui qui n'est pas né poète. Vous rencontrerez donc bon nombre d'écoliers dont vous ne pourrez tirer aucun parti, et les parents n'en accuseront pas l'incapacité de leurs enfants, mais celle du maître, ou tout au moins sa négligence. De là pour vous des déboires fâcheux, des déceptions mortifiantes. Enfin l'on vous a parlé de concerts que vous pourriez donner de temps en temps à votre bénéfice; mais songez que si dans ce moment la curiosité publique est vivement excitée par l'apparition inattendue d'un enfant de six ans qui montre les qualités d'un grand musicien, cette curiosité, une fois satisfaite, se lassera promptement, et deviendra de plus en plus exigeante...

« Après cela, je dois le reconnaître, s'il n'était question que de vous seul, je vous dirais : Malgré les observations que je viens de vous présenter et les difficultés dont je vous ai parlé, comme elles sont inhérentes à votre profession, peut-être ferez-vous aussi bien de rester à Prague, où vous commencez à être connu, que d'aller chercher fortune ailleurs; mais il s'agit de l'avenir de votre fils, il s'agit d'un génie naissant qu'il ne faut pas étouffer en l'enfermant dans des langes éternels. Il faut à cet enfant le séjour des grandes villes pour achever de développer son talent; il lui faut le contact des hommes de génie pour donner au sien tout son essor; il lui faut le séjour de l'Italie, cette terre classique de la musique et de l'harmonie, où il rencontrera à chaque pas des hommes capables de l'apprécier et dignes de lui servir de modèles.

« Ah! si j'étais plus jeune, et si des liens de famille ou de fortune vous retenaient à Prague, je vous dirais comme autrefois le vénérable protecteur dont je chéris la mémoire a dit à mon père : « Confiez-moi votre fils; je me « charge de son éducation, de sa fortune, de « sa renommée. »

« Malheureusement je suis trop vieux, et je ne puis me charger d'une pareille tâche; mais tout ce qu'il me sera possible de faire pour cet

enfant, je le ferai. Vous savez de quelle faveur je jouis à la cour : eh bien! amenez votre fils à Vienne, je me charge de le présenter à Leurs Majestés impériales, et je suis persuadé que dès que notre gracieuse souveraine l'aura entendu, elle ne l'abandonnera pas. Fort d'une telle protection, il pourra réaliser l'avenir auquel je le crois appelé. »

Les propositions de la feld-maréchale, sans avoir fait entièrement renoncer Mozart à ses projets de voyage, lui avaient donné à réfléchir; il en avait parlé à sa femme, qui l'avait fortement engagé à se contenter de ce qu'on lui offrait de positif et de réel, et à ne pas tenter de courir après l'incertain. Lors donc qu'il était arrivé chez M. Bauer, il était fort indécis, et s'il n'avait pas tout à fait abandonné son idée, il l'avait ajournée indéfiniment; mais ce qu'il venait d'entendre de la bouche de Métastase fixa tout à coup sa résolution. Une offre aussi avantageuse et aussi brillante, faite par un homme d'une telle importance, l'éblouit et le transporta de joie et d'espérance. Il remercia chaleureusement son bienveillant protecteur, en lui disant qu'il acceptait avec la plus vive reconnaissance ses offres de service, et qu'il se tiendrait prêt à partir aussitôt que celui qui les lui faisait le jugerait à propos.

« Je vais, répondit Métastase, me rendre à Vienne moi-même, et, aussitôt après mon arrivée, je parlerai de vous à l'impératrice. Si, comme j'en suis persuadé d'avance, elle désire entendre vos enfants, je vous en préviendrai sur-le-champ, et vous vous mettrez en route pour Vienne. Connaissez-vous quelqu'un dans cette ville?

— Personne; je n'y suis jamais allé.

— Eh bien, vous descendrez sans façon chez moi. Vous occuperez un logement qu'a longtemps habité Haydn, lorsqu'il était loin d'avoir acquis la célébrité dont il jouit aujourd'hui. Ce sera de bon augure et un encouragement pour votre fils, appelé peut-être à devenir un digne émule du célèbre compositeur[1].

— C'est trop de bonté, Monsieur, et après tout ce que vous voulez bien faire pour nous, je ne voudrais pas vous donner encore l'embarras d'une hospitalité qui pourrait être

[1] Haydn, un des plus grands musiciens de l'Europe, était né en 1732, à Rohrau, près de Vienne. Il a écrit cent-dix-huit symphonies, vingt et un opéras, quatre-vingt-deux quatuors, treize concertos, trente et une pièces de musique sacrée, etc. Le mérite caractéristique qui domine toutes ses compositions est une admirable netteté de pensée et de conduite, une délicieuse naïveté d'expression qui les rend accessibles à tous les auditeurs. Il mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, après une vie douce et uniforme, toute remplie de la plus tendre piété.

gênante, et à laquelle nous n'avons aucun droit.

— Aucun droit? reprit en souriant Métastase, vous vous trompez. La poésie et la musique sont sœurs jumelles; nous qui sommes les enfants de ces deux Muses, nous sommes donc unis par une certaine parenté, et c'est à ce titre que je vous ai fait de bon cœur une offre que je vous prie d'accepter sans cérémonie. »

Mozart n'insista pas, et il fut convenu qu'il descendrait avec sa famille dans la maison de Métastase. Celui-ci se retira alors en disant : « Au revoir, maître Mozart; dans dix ou douze jours au plus tard vous aurez de mes nouvelles. »

Après le départ du poète, M. Bauer félicita vivement Mozart du brillant avenir qui s'ouvrait pour son fils et pour lui. « C'est maintenant, lui dit-il, que vos ouvrages vont acquérir de la valeur; le jour où j'apprendrai votre réception à la cour de Vienne, je vous donnerai mille florins de plus pour la première édition de vos deux méthodes. »

Mme Bauer vint aussi le féliciter, et elle dit en terminant : « Pour ma part, je perdrai à votre départ bien des moments agréables que je me proposais de passer avec vos enfants; mais je m'exposerais au reproche d'égoïsme si

je préférais ma propre satisfaction à l'avenir de cet enfant. J'espère qu'un jour il reviendra à Prague, et je souhaite qu'alors il soit devenu, comme l'espère son protecteur, le digne rival de Haydn et de Gluck. »

CHAPITRE VI

COMMENT SE RÉALISÈRENT LES ESPÉRANCES QUE MOZART AVAIT FAIT CONCEVOIR DÈS SON ENFANCE

Moins de deux mois après les événements que nous avons racontés dans les chapitres précédents, il y avait grand concert chez l'impératrice Marie-Thérèse, femme de l'empereur François Ier.

La plus brillante société était réunie dans les salons; on ne voyait que plumes, diamants, habits brodés, robes éclatantes, lorsque, au grand étonnement de chacun, un homme vêtu fort modestement, suivi de deux enfants, parut à la porte du salon principal, introduit par un des maîtres de cérémonies.

La contenance de cet homme était respectueuse et modeste; celle des enfants paraissait

plus assurée, et point intimidée de tout ce luxe, de tous ces grands seigneurs, de toutes ces belles dames qui les regardaient avec curiosité.

Le maître des cérémonies jeta un nom parfaitement inconnu de tous ces grands personnages, celui de Léopold Mozart, ancien maître de chapelle à Salzbourg.

« Est-ce que c'est là ce maître de chapelle et ces enfants si merveilleux dont vous m'avez parlé avec tant d'enthousiasme? demanda l'impératrice à un personnage à qui elle avait fait signe d'approcher, et que le lecteur a déjà deviné.

— Oui, Madame, répondit Métastase, et je puis assurer à Votre Majesté que je n'ai rien exagéré en parlant d'eux : la petite est d'une force supérieure; mais le petit garçon est bien plus surprenant encore.

— Eh bien! veuillez dire au maître des cérémonies de les faire commencer. »

Le maître des cérémonies, sur l'ordre de l'impératrice transmis par Métastase, invita Mozart à faire mettre ses enfants au piano. Le maître de chapelle, après avoir fait un profond salut à l'impératrice et à l'empereur, conduisit ses enfants vers l'instrument, devant lequel il les fit asseoir tous deux. La jeune Fédérica était vêtue d'une robe de taffetas blanc broché,

et le petit Wolfgang avait un habit de drap lilas et une veste de moire de la même couleur, le tout brodé d'un large et double galon; quant au père, il portait l'habit brun que le tailleur de M. Bauer lui avait fait deux mois auparavant.

Fédérica commença; son exécution était si nette, si brillante, que chacun s'extasiait sur cette pâle et délicate enfant. Quand elle eut fini, l'impératrice donna le signal des applaudissements, qui retentirent dans tout le salon.

« Si l'on m'applaudit ainsi, disait-elle à ceux qui la complimentaient, que sera-ce quand on entendra mon frère? » Et la jeune fille veilla avec une attention toute maternelle à ce que son frère fût bien assis, et assez élevé pour que les mouvements de ses bras ne fussent pas gênés.

Alors le petit enfant, souriant à tous ceux qui l'entouraient, posa ses mains sur le clavier, et sans efforts, presque sans paraître apporter aucune attention à ce qu'il faisait, il laissa ses doigts aller, venir, courir, se jouer avec les touches, qu'ils abaissaient, qu'ils levaient successivement, et sur lesquelles ils volaient en tirant, à chaque fois qu'ils les frappaient, des accords purs, graves, sonores, suaves, harmonieux. Tous les regards étaient fixés sur ces doigts si déliés, si agiles, si fluets et si

expressifs; le pianiste le plus exercé n'aurait pu avoir à un degré supérieur la connaissance approfondie de l'harmonie et des modulations. L'admiration et l'intérêt gagnaient tous les cœurs. Une jeune archiduchesse s'avisa de couvrir le clavier d'une serviette; et l'enfant, souriant à cette espièglerie, continua de jouer sous la serviette avec la même précision et la même rapidité. L'empereur, l'impératrice, toute la cour, étaient dans l'enchantement.

Quand Wolfgang s'arrêta, essoufflé, fatigué, et son pauvre petit front tout couvert de sueur, l'impératrice lui fit signe de venir l'embrasser. Il se leva pour obéir; mais, tout étourdi qu'il était du bruit des éloges et de l'éclat des lumières, encore engourdi d'être resté si longtemps assis, au premier pas qu'il hasarda sur le parquet ciré et luisant, il glissa et tomba; une jeune fille, une enfant à peu près de son âge, se précipita de sa place pour le relever.

« Vous êtes-vous fait mal, mon petit ami? lui dit-elle avec le plus touchant intérêt.

— Non, Madame, répondit le petit virtuose en rougissant; seulement je vous suis bien reconnaissant de m'avoir aidé à me relever. »

Celle qui venait de rendre ce service à Wolfgang n'était autre que l'archiduchesse Marie-Antoinette, depuis reine de France, et

qui n'avait que quelques mois de plus que le jeune Mozart.

Le lendemain du grand concert, les jours suivants, Wolfgang fut appelé à la cour. On sait que la plus grande simplicité régnait dans l'intérieur de la famille impériale, en dehors des jours de gala et de grandes cérémonies. L'enfant du peuple fut accueilli comme s'il eût été d'une naissance princière, et fut associé aux jeux de l'archiduchesse Marie-Antoinette.

L'empereur François Ier, charmé de ses talents précoces, l'avait surnommé son *petit sorcier*. Il le faisait jouer de temps en temps, et ne cessait de lui donner les plus grands éloges; mais le petit bonhomme, qui commençait à se rendre familier, dit un jour à l'empereur, avec le sans-gêne et la naïveté de son âge : « Oh! je jouerais bien mieux encore devant Wagenseil que devant Votre Majesté. »

Ce Wagenseil était un très bon musicien attaché à la chapelle impériale.

« Et pourquoi, dit François Ier, jouerais-tu mieux devant lui que devant moi?

— Oh! parce qu'il est connaisseur, et qu'il n'applaudirait pas comme vous le faites des morceaux que j'ai mal joués et où j'ai commis des fautes. »

L'empereur rit beaucoup de cette naïveté, et dit : « Allons, je vais faire appeler Wagenseil;

parce que je tiens à t'entendre jouer de ton mieux. »

Wagenseil arriva, apportant avec lui plusieurs cahiers de musique, entre autres plusieurs concertos de sa composition, et qui étaient inédits. Mozart en joua deux avec un talent admirable et sans la moindre hésitation. Le vieux musicien était émerveillé. « C'est vraiment un prodige que cet enfant! dit-il tout bas à l'empereur.

— Dites-le-lui vous-même, répondit l'empereur; car il apprécie bien plus vos éloges que les miens. »

Jusque-là Mozart s'était borné à l'étude du clavecin ou du piano; car le piano commençait seulement à paraître à cette époque, et il n'avait pas encore détrôné le clavecin. Wagenseil, à l'insu de son père, lui donna un petit violon, et, au bout de quelques leçons, Wolfgang fit de tels progrès sur cet instrument, qu'il fut en état d'exécuter dans un concert, au grand étonnement des assistants et surtout de son père, avec beaucoup de goût et de précision, une partie de second violon dans un trio.

A dater de cette époque, toutes les facultés du jeune Mozart parurent concentrées sur un seul objet, la musique. On cite des traits vraiment étonnants de la finesse avec laquelle il savait distinguer les nuances musicales les plus



« Est-ce que c'est là ce maître de chapelle et ces enfants si merveilleux ? »

délicates. Son oreille souffrait au moindre désaccord ; chaque ton rude, brusque, heurté, tel que celui de la trompette, lui était insupportable, au point de le faire tomber pâle et inanimé. Cette exquise sensibilité se retrouve et domine dans toutes ses compositions ; il y a tant de clarté, tant d'élégance, tant de mélodie dans les transitions et dans la marche, qu'elles plaisent à ceux même dont l'éducation musicale est la moins cultivée.

Mozart passa l'hiver à Vienne, où il donna plusieurs concerts à la cour et chez quelques grands personnages, entre autres à l'ambassade de France. L'ambassadeur ayant parlé de lui dans sa correspondance à sa cour, le roi Louis XV témoigna le désir d'entendre le jeune maestro. L'ambassadeur fit part de ce désir à Léopold Mozart. Celui-ci, qui avait formé le projet d'aller en Italie, consulta son protecteur Métastase, qui à son tour en parla à l'impératrice. On sait qu'à cette époque Marie-Thérèse projetait déjà le mariage de sa fille Marie-Antoinette avec le dauphin ; rien de ce qui pouvait être agréable au roi de France ne devait lui être indifférent ; elle répondit à Métastase qu'elle verrait avec plaisir son protégé se rendre à la cour de France.

Mozart partit donc pour la France en 1763 ; et Wolfgang n'avait que sept ans et demi quand

il parut à la cour de Versailles. Il toucha l'orgue à la chapelle du roi, et se montra dès lors l'égal des plus grands maîtres. Ce fut alors qu'il fit paraître les premières productions de son génie prématuré : ce sont deux sonates. Il dédia l'une à Madame Victoire, fille du roi, et l'autre à la comtesse de Tessé. Il donna deux concerts à Paris et séjourna six mois dans cette ville, où il trouva de nombreux encouragements et des éloges mérités. Son portrait fut gravé par Carmontelle, et promptement enlevé par tous les amateurs.

Sa renommée avait pris dès lors le plus grand essor ; car de tout temps les applaudissements de Paris ont été en quelque sorte la consécration de la renommée d'un grand artiste.

En 1764, Mozart passa en Angleterre. Il joua un concerto sur l'orgue du roi, au grand étonnement de tous les assistants. Georges III, qui était grand amateur et même excellent musicien, prit un plaisir particulier à exercer les talents du jeune artiste. Il plaçait devant lui les morceaux les plus difficiles de Bach, de Haendel et d'autres grands harmonistes. L'enfant les exécutait à première vue et comme en se jouant, avec le mouvement et l'expression convenables.

Dans un concert public qu'il donna à Londres, on n'entendit que des symphonies de sa

composition. Avant de quitter cette ville, il composa six sonates, qu'il dédia à la reine Charlotte.

En 1765, sa famille se rendit en Hollande, en traversant les Pays-Bas. Plus d'une fois, dans ce voyage, le jeune virtuose se fit entendre sur les orgues des couvents et des cathédrales. Il tomba dangereusement malade à la Haye, et pendant sa convalescence il composa six sonates dont il offrit la dédicace à la princesse de Nassau.

Après son séjour en Hollande, il retourna à Paris, fut deux fois admis au château de Versailles, et revint, en traversant la Suisse, en Allemagne, qu'il avait quittée depuis trois ans. Il s'arrêta à Munich, où l'électeur de Bavière, pour l'éprouver, lui chanta un thème assez compliqué, que le jeune Mozart, sans le secours d'aucun instrument, nota sur le papier et exécuta ensuite sans balancer, au grand étonnement de l'électeur et de toute la cour.

Il revint alors à Salzbourg, son pays natal, qu'il avait quitté à l'âge de trois ans. L'accueil sympathique que lui firent ses compatriotes détermina Mozart le père à prolonger son séjour dans cette ville, et à y faire reposer ses enfants de leurs longs voyages. Ils y restèrent deux ans; pendant ce temps-là, Wolfgang se livra entièrement à l'étude de la composition. Emmanuel

Bach, Hasse et Haendel étaient l'objet de ses méditations continuelles. Il se rendit aussi familiers les anciens maîtres italiens, qu'il regardait, en général, comme fort supérieurs aux modernes.

Le jeune Mozart reparut à Vienne en 1768; il avait alors douze ans. L'empereur François Ier était mort, et son fils Joseph II lui avait succédé. Le jeune monarque chargea Mozart de composer la musique d'un opéra bouffe ayant pour titre *la Finta Semplice*. Cette musique obtint les suffrages du maître de chapelle Hasse, et surtout de Métastase, qui fit éclater son admiration et redoubla de témoignages d'amitié pour le jeune artiste. Cette musique ne fut cependant jamais exécutée publiquement.

Lors de l'auguste cérémonie de la bénédiction de l'église des orphelins à Vienne, ce fut Mozart, âgé de douze ans, qui composa la musique, et qui, en présence de la cour impériale, conduisit l'orchestre chargé de l'exécuter.

En 1769, il fut nommé maître des concerts de la cour de Vienne. Cette même année, il fit avec son père le voyage tant désiré d'Italie. Sa réputation était déjà si grande, que le grand théâtre de Milan le choisit pour écrire l'opéra séria de la saison. Il composa alors son premier opéra, *Mithridate,* qui eut plus de vingt représentations successives.

Il se rendit à Bologne pour visiter le père Martini, si célèbre dans la science du contre-point. Ce profond harmoniste, frappé, selon ses propres expressions, de l'éclat de ce génie naissant, prédit avec assurance que, lorsqu'il serait dans toute sa splendeur, il n'y aurait plus de rivaux qu'il n'éclipsât.

L'académie des Philharmoniques de Bologne, désirant s'associer le jeune Allemand, lui fit subir l'examen d'usage. Il fut enfermé dans une chambre, où il trouva le thème d'une fugue à quatre voix. En une demi-heure le morceau fut composé, et Mozart reçut son diplôme : distinction que personne n'avait encore obtenue dans un âge aussi tendre.

De Bologne il se rendit à Florence. Il fut comblé d'honneurs à la cour de Toscane, et pressé de s'y fixer ; mais il n'aspirait qu'à se rendre à Rome, pour y assister à toutes les solennités de la semaine sainte. Ses désirs furent remplis. A peine arrivé, il courut à la chapelle Sixtine pour y entendre le fameux *Miserere* d'Allegri. On sait qu'il était défendu, sous des peines sévères, de donner ou de prendre copie de ce morceau. Prévenu de cette défense, le jeune Mozart se place dans un coin, et prête l'attention la plus scrupuleuse. Il ne copie point le morceau et n'a sur lui ni papier ni crayon ; mais il le grave en entier dans sa mémoire, et,

au sortir de l'église, il note la pièce d'un bout à l'autre.

Le vendredi saint il y eut une seconde exécution du *Miserere*. Pendant ce temps-là, il tenait sa copie dans le fond de son chapeau, et s'assurait, comme s'il l'eût collationnée sur l'original, de la fidélité de sa mémoire.

Le lendemain, au milieu d'une société nombreuse, il chanta ce *Miserere* en s'accompagnant du clavecin. Chacun des auditeurs témoigna son étonnement d'un pareil tour de force. Ce trait prodigieux fit la plus grande sensation à Rome. Le pape Clément XIV voulut que cet enfant extraordinaire lui fût présenté; et, loin de le réprimander d'avoir transgressé la défense, il lui fit l'accueil le plus gracieux, et lui conféra la dignité et les insignes de chevalier de l'Éperon d'or.

Peu de temps après, Mozart parut à Naples; il y excita, comme partout, le plus grand enthousiasme. Les élèves du conservatoire *della Pietà,* qui ne pouvaient s'expliquer ce merveilleux talent, ayant prétendu que cela tenait à l'anneau qu'il avait au doigt et qui était un talisman diabolique, il ôta sur-le-champ cet anneau, et, à la stupéfaction des auditeurs, son talent n'en parut encore que plus prodigieux.

Cependant il regrettait l'Allemagne; il revint



La reine Marie-Antoinette.

à Vienne. Il y vit le chevalier Gluck, dont le génie avait tant d'analogie avec le sien, et puisa, dans les entretiens et dans les ouvrages de cet immortel compositeur, des lumières qui, comme il se plaisait à le répéter, préparèrent les grands succès qu'obtinrent ses compositions dramatiques. Mozart ne mit pas moins d'empressement à rechercher l'amitié du célèbre Haydn, qu'il nommait souvent son maître. Il lui dédia une œuvre de quatuors qui sont dignes de l'un et de l'autre.

A l'occasion du mariage de l'archiduc Ferdinand, Marie-Thérèse lui confia le soin de composer la musique de la grande sérénade *Ascanio in Alba,* qui devait être exécutée à Milan pendant les fêtes de ce mariage. Il accepta cette auguste mission, et retourna de nouveau à Milan, où furent joués la sérénade en question et un opéra qu'il avait composé en commun avec le maître de chapelle Hasse. Il reçut à cette occasion le titre de membre de la société philharmonique de Vérone.

Après tant de succès et d'honneurs, Mozart quitta l'Italie, où on ne le désignait plus que sous le nom de *cavaliere Filarmonico.* Il retourna dans sa ville natale, où, à l'occasion du sacre de l'archevêque de Salzbourg, il écrivit la sérénade connue sous le nom d'*il Sogno di Scipione* (le Songe de Scipion). Il n'avait alors que seize

ans. L'année suivante, il composa l'opéra de *Lucio Silla,* qui eut vingt-six représentations consécutives.

Vers cette époque, il composa plusieurs morceaux de musique religieuse, entre autres deux grandes messes, des hymnes, des motets, etc., et il montra dans ce genre de composition une supériorité qui égalait, si elle ne surpassait pas, celle dont il avait fait preuve dans la musique profane.

En 1776, il fit encore une fois le voyage de Paris, où il avait été appelé. La jeune archiduchesse dont il avait eu l'honneur de partager les jeux enfantins, quatorze ans auparavant, était alors reine de France. Elle accueillit avec une gracieuse bienveillance l'ancien compagnon de ses jeux; elle le chargea de composer une grande symphonie et quelques autres morceaux pour les concerts spirituels de la cour.

Ce fut à cette époque même que Gluck avait fait jouer sur la scène de l'Académie royale de musique son opéra d'*Alceste.* On sait que Piccini, célèbre compositeur italien, avait traité le même sujet. La reine, disait-on, préférait l'œuvre de Gluck à celle de Piccini; c'en fut assez pour qu'un parti nombreux, par esprit d'opposition, se déclarât pour ce dernier. D'autres, soit pour faire leur cour à la reine, soit pour tout autre motif, se déclarèrent pour Gluck.

De là deux partis, les *gluckistes* et les *piccinnistes,* qui divisèrent Paris avec toute la vivacité et toute l'acrimonie de deux partis politiques.

Au milieu de ce conflit, le chef-d'œuvre de Gluck ne fut pas même senti des Parisiens. Après la première représentation, Gluck était dans le foyer, recevant les félicitations de quelques connaisseurs et les compliments de condoléance des profanes. Un jeune homme, tout en pleurs, entre et se précipite dans ses bras. Il ne savait que s'écrier : « Ah ! les barbares ! Ah ! les cœurs de bronze ! Que faut-il donc pour les émouvoir?

— Console-toi, petit, répondit Gluck; dans trente ans ils me rendront justice. »

Ce jeune homme était Mozart. La prédiction du sublime auteur d'*Alceste* s'est accomplie, mais Mozart n'a pas assez vécu pour en être témoin.

Notre jeune maestro fut si révolté du mauvais goût qui régnait alors dans la majeure partie du public français, et de l'état de barbarie où languissait particulièrement la musique vocale, qu'il renonça bientôt au projet qu'il avait conçu de composer un opéra pour l'Académie royale de musique de Paris. Le chagrin qu'il eut de perdre sa mère dans cette capitale, car jusque-là il avait toujours voyagé en famille, contribua

beaucoup à hâter son retour en Allemagne.

Il entra dès lors au service de l'empereur Joseph II, et s'attacha tellement à ce prince, qu'il ne voulut plus le quitter. Quoique son traitement à la cour de Vienne ne fût que de huit cents florins (environ deux mille francs), il refusa les offres brillantes que lui firent plusieurs princes, et notamment Frédéric le Grand, roi de Prusse.

Mozart avait donc pleinement réalisé toutes les espérances que son génie précoce avait fait concevoir; on le nommait à bon droit le Raphaël de la musique, et il a, en effet, plusieurs points de ressemblance avec ce grand peintre.

Quoiqu'il se montrât dès son jeune âge homme fait dans son art, il resta enfant toute sa vie pour les autres choses. Jamais Mozart n'apprit à se commander; il n'avait ni esprit d'ordre ni économie, et ne savait mettre aucune borne à ses caprices et à son goût pour les plaisirs. Cet homme si distrait et de si peu de tenue devenait tout autre lorsqu'il était assis devant un piano : alors son intelligence s'éveillait, son attention se concentrait sur le seul objet pour lequel il semblait être né, sur l'harmonie musicale. Il préférait jouer dans l'obscurité, et souvent même, se mettant à son piano le soir, il y restait jusqu'au lever du soleil. Sa femme

(il s'était marié à vingt-quatre ans) était, pour ainsi dire, obligée de l'en arracher pour lui faire prendre ses repas ou quelque repos. En général, il se livrait à ses travaux de composition de six à dix heures du matin, et de préférence dans son lit; le reste de la journée s'écoulait pour lui dans le *dolce far niente* des Italiens, à moins qu'il n'eût à satisfaire des travaux urgents. On ne lui connut pas d'autre passion que celle du billard.

Ce fut à la demande de l'empereur qu'il mit en musique les *Nozze di Figaro* (1786). Le premier acte ayant été indignement exécuté par les acteurs italiens, Mozart, désespéré, courut à la loge du monarque pour se plaindre de leur malveillance. Joseph fit dire aux acteurs que si le second acte n'allait pas mieux que le premier, toute la troupe irait en prison, et aussitôt l'exécution devint parfaite. Après avoir félicité le compositeur de son succès, l'empereur lui dit : « Il faut convenir pourtant, mon cher Mozart, que voilà bien des notes !

— Pas une de trop, Sire ! » répondit vivement l'artiste.

Joseph II, peu de jours après, le fit mander et s'entretint familièrement avec lui. Ses amis avaient exigé qu'il profitât de cette occasion pour solliciter une augmentation de traitement;

attendaient au sortir de l'audience, et le stionnèrent sur la réussite de sa demande. uoi ! leur répondit-il, vous eussiez voulu , pendant que mon souverain me parlait tant de bonté, j'allasse l'interrompre pour tretenir de mes intérêts ! Je vous jure que 'y ai pas seulement pensé. »

'année suivante, il composa son chef-uvre, *Don Juan,* pour le théâtre italien de gue, réalisant ainsi le vœu qu'avait formé onne Mme Bauer quand il avait quitté cette , où s'était révélé son talent naissant.

Mozart, dans la force de l'âge, promettait de rnir encore une longue et brillante carrière, ique sa santé s'altéra tout à coup, et que les leurs cruelles qu'il ressentait l'avertirent de fin prochaine. Il s'écria douloureusement : e meurs au moment où j'allais jouir de mes vaux ; il faut que je renonce à mon art, sque je pouvais m'y livrer tout entier, lors-, après avoir triomphé de tous les obstacles, lais écrire sous la dictée de mon cœur ! »

Mozart expira le 5 décembre 1791, n'ayant encore trente-six ans révolus. Cette fin maturée était une conformité de plus avec phaël, qui mourut à peu près au même .

Peu d'heures avant de rendre le dernier pir, il se fit apporter la partition de sa

fameuse messe de *Requiem*. « Eh bien ! s'écria-t-il, n'avais-je pas bien dit que c'était pour



Joseph II.

moi-même que je composais ce chant de mort ? »

L'origine singulière de ce chef-d'œuvre a donné lieu à divers récits qui ont pris peu à

peu la forme d'une légende. Voici celui de ces récits que l'on peut regarder comme approchant le plus de la vérité ; car l'écrivain qui le rapporte le tenait de la bouche même de Mozart[1].

« Un inconnu se présente un jour chez lui, et lui remet une lettre sans signature, par laquelle on lui demande s'il veut entreprendre la composition d'une messe de *Requiem*, quel prix dans ce cas-là il met à son travail, et dans combien de temps il croit pouvoir le terminer. Mozart répond par écrit qu'il se charge de l'ouvrage désiré ; il s'exprime noblement sur les conditions, mais il refuse de prendre des engagements pour un terme fixe. Il prie qu'on lui indique où il devra envoyer la partition.

« Peu de temps après, l'inconnu revient avec une seconde lettre anonyme ; elle contenait non seulement la somme fixée par Mozart, mais de plus la promesse d'augmenter considérablement ses honoraires, qu'il avait réglés beaucoup trop bas. On l'engageait d'ailleurs à ne point se presser, à ne suivre que l'inspiration de son génie. Le billet finissait par le conseil de s'épargner des démarches superflues pour découvrir

[1] Sévelinges, qui a composé une notice sur Mozart, placée en tête de la partition de la messe de *Requiem*, publiée par le Conservatoire de musique de Paris.

le nom d'une personne qui ne serait jamais connue de lui que sous le nom d'admirateur secret de son talent.

« Sur ces entrefaites, Mozart fut invité par les plus illustres personnages de la Bohême à se rendre à Prague, pour y composer un grand opéra à l'occasion du couronnement de l'empereur Léopold II, successeur de Joseph II, mort en 1790. Il accepte la proposition avec joie, et déjà il a composé une partie de ce nouveau chef-d'œuvre, *la Clemenza di Tito*. Au moment où il montait en voiture avec sa femme pour se rendre à Prague, l'inconnu apparaît tout à coup comme un spectre, et demande ce que deviendra le *Requiem*. Mozart promet de s'en occuper dès son retour : l'inconnu se retire satisfait.

« En effet, revenu à Vienne, Mozart, dont la santé commençait à dépérir de jour en jour, se livra avec une excessive ardeur à la composition de cette messe. Son sang s'allume, sa tête se remplit d'idées lugubres, et bientôt il ne dissimula plus sa persuasion qu'il travaillait pour ses propres funérailles.

« Sur-le-champ, de l'avis du médecin, on lui retira son manuscrit, et il parut reprendre des forces et de la gaieté. Trompée par ces heureuses apparences, sa femme lui rendit sa partition, qu'il réclamait avec instance. Mozart

ne la quitta plus, et la mort vint le surprendre avant qu'il y eût mis la dernière main. L'*Agnus Dei* qui termine ce morceau célèbre fut pour ce grand artiste le chant du cygne ; les gens de l'art y reconnaissent l'empreinte de la profonde mélancolie et de l'onction religieuse dont son âme était empreinte. »

Depuis la simple romance jusqu'à la tragédie lyrique et à la musique sacrée, depuis la valse jusqu'au quatuor et à la symphonie, Mozart, mort si jeune, a composé dans tous les genres imaginables ; il excella dans chacun d'eux. De tous les compositeurs anciens et modernes, c'est le seul auquel on puisse donner cette louange. Ses œuvres, dans une vie si courte, s'élèvent au nombre incroyable de huit cents !

Jamais, contre l'usage commun, il n'approchait du piano dans ses moments d'inspiration. Dès qu'il avait saisi sa plume, il écrivait avec une rapidité qui, au premier aspect, eût pu ressembler à de la précipitation. Le morceau entier, tel qu'il l'avait conçu, médité et mûri, s'exécutait dans sa tête, comme il le disait lui-même, pendant qu'il jetait des notes sur le papier. Rien de plus rare que de trouver une rature dans ses partitions. La merveilleuse facilité de création dont il était doué fut mise quelquefois à de surprenantes épreuves. L'ouverture

Don Juan, avec toutes ses parties, a été
rovisée en trois heures, et l'on n'oubliera
ais que dans les quatre derniers mois de son
stance, luttant déjà contre une maladie mor-
te et distrait par deux voyages, il a composé
is de ses plus éminents chefs-d'œuvre : *la*
ûte enchantée, la Clémence de Titus et son
mirable messe de *Requiem.*

FIN

